VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
II
56
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

BIBLIOTE
Palch
Armadio VVV
Num.° d' ordine 7175

Digitized by Google

B. Pau
II
56

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

Se trouve à LYON,

Chez BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

Et à PARIS,

Chez H. NICOLLE et Comp.e, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Augustins, n.° 15.

611591

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

PAR FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esp. des Lois*, liv. 24, c. 3.

SIXIÈME ÉDITION.

TOME IV.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

M. D. CCC. IX.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
ARTS
LYON

GÉNIE
DU
CHRISTIANISME.

SECONDE PARTIE.
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

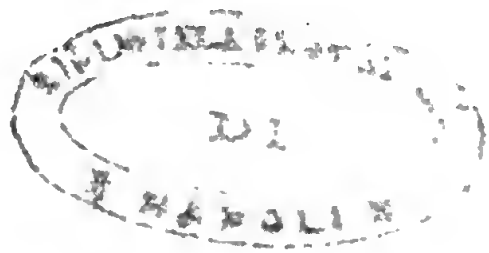
LIVRE CINQUIÈME.

Du *Merveilleux*, ou de la Poésie dans ses rapports avec les Êtres surnaturels.

CHAPITRE PREMIER.

Que la mythologie rapetissait la nature; que les anciens n'avaient point de poésie proprement dite descriptive.

Nous avons donc fait voir, dans les livres précédens, que le christianisme,



en se mêlant aux affections de l'ame, a multiplié les ressorts dramatiques. Encore une fois, le polythéisme ne s'occupait point des vices et des vertus; il était totalement séparé de la morale. Or voilà un côté immense que la religion chrétienne embrasse de plus que l'idolâtrie. Voyons si dans ce qu'on appelle le *merveilleux*, elle ne le dispute point en beauté à la mythologie même.

Nous ne nous dissimulons pas que nous avons à combattre ici un des plus anciens préjugés de l'école. Les autorités sont contre nous, et l'on peut nous citer vingt vers de l'Art poétique qui nous condamnent.

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux, etc.
> C'est donc bien vainement, que nos auteurs déçus, etc.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible de soutenir que la mythologie si vantée, loin d'embellir la nature, en

détrult les véritables charmes, et nous croyons que plusieurs littérateurs distingués sont à présent de cet avis.

Le plus grand et le premier vice de la mythologie, était d'abord de rapetisser la nature, et d'en bannir la vérité. Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive*, a été inconnue de l'antiquité (*); les poëtes même qui ont chanté la nature, comme Hésiode, Théocrite et Virgile, n'en ont point fait de *description*, dans le sens que nous attachons à ce mot. Ils nous ont sans doute laissé d'admirables peintures des travaux, des mœurs et du bonheur de la vie rustique; mais quant à ces tableaux des campagnes, des saisons, des accidens du ciel, qui ont enrichi la muse moderne, on en trouve à peine quelques traits dans leurs écrits.

(*) *Voyez* la note A à la fin du volume.

Il est vrai que ce peu de traits est excellent, comme le reste de leurs ouvrages. Quand Homère a décrit la grotte du Cyclope, il ne l'a pas tapissée de *lilas et de roses;* il y a planté, comme Théocrite, des *lauriers* et de *longs pins.* Dans les jardins d'Alcinoüs, il fait couler des fontaines, et fleurir des arbres utiles; il parle ailleurs de la colline, *battue des vents et couverte de figuiers*, et il représente la fumée des palais de Circé, s'élevant au-dessus d'une forêt de chênes.

Virgile a mis la même vérité dans ses peintures. Il donne au pin l'épithète d'*harmonieux*, parce qu'en effet le pin a une sorte de doux gémissemens quand il est faiblement agité; les nuages, dans les Géorgiques, sont comparés à des flocons de laine roulés par les vents, et les hirondelles, dans l'Énéide, gazouillent sous le chaume du roi Evandre, ou rasent les portiques des palais. Horace, Tibulle, Properce, Ovide, ont aussi crayonné

quelques vues de la nature ; mais ce n'est jamais qu'un ombrage favorisé de Morphée, un vallon où Cythérée doit descendre, une fontaine où Bacchus repose dans le sein des Naïades.

L'âge philosophique de l'antiquité ne changea rien à cette manière. L'Olympe, auquel on ne croyait plus, se réfugia chez les poëtes, qui protégèrent à leur tour les dieux qui les avaient protégés. Stace et Silius Italicus n'ont pas été plus loin qu'Homère et Virgile en poésie descriptive ; Lucain seul avait fait quelque progrès dans cette carrière, et l'on trouve dans la Pharsale la peinture d'une forêt et d'un désert, qui rappelle les couleurs modernes. (1)

Enfin, les naturalistes furent aussi sobres que les poëtes, et suivirent à-peu-près la

(1) Cette description est pleine d'enflure et de mauvais goût ; mais il ne s'agit ici que du genre et non de l'exécution du morceau.

même progression. Ainsi, Pline et Columèle qui vinrent les derniers, se sont plus attachés à décrire la nature qu'Aristote. Parmi les historiens et les philosophes, Xénophon, Tacite, Plutarque, Platon et Pline le jeune (1), se font remarquer par quelques beaux tableaux.

On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les anciens, eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or, cette cause était la mythologie qui, peuplant l'univers d'élégans

---

(1) Voyez dans Xénophon la retraite des Dix-mille et le Traité de la chasse ; dans Tacite, la description du camp abandonné, où Varus fut massacré avec ses légions (*An. lib. I*) ; dans Plutarque, la vie de Brutus et de Pompée ; dans Platon, l'ouverture du dialogue des lois ; dans Pline, la description de son jardin.

fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le christianisme vînt chasser tout ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie. Les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus vague, plus sublime; le dôme des forêts s'est exhaussé; les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abyme du sommet des montagnes : le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature.

Le spectacle de l'univers ne pouvait faire sentir aux Grecs et aux Romains les émotions qu'il porte à notre ame. Au lieu de ce soleil couchant, dont le rayon alongé tantôt illumine une forêt, tantôt forme une tangente d'or sur l'arc roulant des mers; au lieu de ces accidens de lumière qui nous retracent, chaque matin, le miracle de la création; les anciens

ne voyaient par-tout qu'une uniforme machine d'opéra.

Si le poëte s'égarait dans les vallées du Taigète, au bord du Sperchius, sur le Ménale aimé d'Orphée, ou dans les campagnes d'Elore, malgré la douceur de ces dénominations, il ne rencontrait que des faunes, il n'entendait que des dryades : Priape était là sur un tronc d'olivier, et Vertumne avec les Zéphyrs, menait des danses éternelles. Des Sylvains et des Naïades peuvent frapper agréablement l'imagination, pourvu qu'ils ne soient pas sans cesse reproduits ; nous ne voulons point

. . . Chasser les Tritons de l'empire des eaux,
Oter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux.

Mais enfin, qu'est-ce que tout cela laisse au fond de l'ame ? Qu'en résulte-t-il pour le cœur ? quel fruit peut en tirer la pensée ? Oh ! que le poëte chrétien est plus favorisé dans la solitude, où Dieu se

promène avec lui! Libres de ce troupeau de dieux ridicules qui les bornaient de toutes parts, les bois se sont remplis d'une Divinité immense. Le don de prophétie et de sagesse, le mystère et la religion semblent résider éternellement dans leurs profondeurs sacrées.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde, quel profond silence dans ces retraites, quand les vents reposent! quelles voix inconnues, quand les vents viennent à s'élever! Etes-vous immobile, tout est muet; faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent; on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'Orient; à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant

vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne, pour attendre le jour; il regarde tour-à-tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve : il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu; un plaisir inoui, une crainte extraordinaire font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité : il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature, et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

Oui, quand l'homme renierait la Divinité; l'Etre pensant, sans cortége et sans spectateur, serait encore plus auguste au milieu des mondes solitaires, que s'il y paraissait environné des petites déités de la fable; le désert vide aurait encore quelques convenances avec l'étendue de ses idées, la tristesse de ses passions, et

le dégoût même d'une vie sans illusion et sans espérance.

Il y a dans l'homme un instinct qui le met en rapport avec les scènes de la nature. Eh ! qui n'a passé des heures entières, assis sur le rivage d'un fleuve, à voir s'écouler les ondes ! qui ne s'est plu, au bord de la mer, à regarder blanchir l'écueil éloigné ! Il faut plaindre les anciens, qui n'avaient trouvé dans l'Océan que le palais de Neptune, et la grotte de Protée ; il était dur de ne voir que les aventures des Tritons et des Néréides dans cette immensité des mers, qui semble nous donner une mesure confuse de la grandeur de notre ame, dans cette immensité, qui fait naître en nous un vague désir de quitter la vie, pour embrasser la nature et nous confondre avec son auteur.

CHAPITRE II.

De l'Allégorie.

MAIS quoi ! dira-t-on, ne trouvez-vous rien de beau dans les allégories antiques ?

Il faut faire une distinction.

L'allégorie *morale*, comme celle des *prières* dans Homère, est belle en tout temps, en tout pays, en toute religion ; le christianisme ne l'a pas bannie. Nous pouvons, autant qu'il nous plaira, placer au pied du trône du Souverain Arbitre, les deux tonneaux du bien et du mal. Nous aurons même cet avantage, que notre Dieu n'agira pas injustement et au hasard, comme Jupiter : il répandra les flots de la douleur sur la tête des mortels, non par caprice, mais pour une fin à lui seul connue. Nous savons que notre bonheur ici-bas est coordonné à un bonheur général, dans une chaîne d'êtres

et

et de mondes qui se dérobent à notre vue ; que l'homme, en harmonie avec les globes, marche d'un pas égal avec eux, à l'accomplissement d'une révolution que Dieu cache dans son éternité.

Mais si l'allégorie *morale* est toujours existante pour nous, il n'en est pas ainsi de l'allégorie *physique*. Que Junon soit l'*air*, que Jupiter soit l'*éther*, et qu'ainsi, frère et sœur, ils soient encore époux et épouse, où est le charme de cette personnification ? Il y a plus, cette sorte d'allégorie est contre les principes du goût, et même de la saine logique.

On ne doit jamais personnifier qu'une *qualité* ou qu'une *affection* d'un être, et non pas cet *être lui-même ;* autrement ce n'est plus une véritable personnification, c'est seulement avoir fait changer de nom à l'objet. Je peux faire prendre la parole à une pierre ; mais que gagnerai-je à appeler cette pierre d'un nom allégorique ? Or l'ame, dont la nature est la vie, a

essentiellement la faculté de produire; de sorte qu'un de ses vices, une de ses vertus, peuvent être considérés ou comme son *fils*, ou comme sa *fille*, puisqu'elle les a véritablement engendrés. Cette passion, active comme sa mère, peut, à son tour, croître, se développer, prendre des traits, devenir un être distinct. Mais l'*objet physique*, être passif de son essence, qui n'est susceptible, ni de plaisir, ni de douleur, qui n'a que des *accidens* et point de *passions*, et des accidens aussi morts que lui-même, ne présente rien qu'on puisse animer. Sera-ce la *dureté* du caillou, ou la *séve* du chêne, dont vous ferez un être allégorique? Remarquez même que l'esprit est moins choqué de la création des *dryades*, des *naïades*, des *zéphyrs*, des *échos*, que de celle des nymphes attachées à des objets muets et immobiles: c'est qu'il y a dans les arbres, dans l'eau et dans l'air un mouvement et un bruit

qui rappellent l'idée de la vie, et qui peuvent par conséquent fournir une allégorie, comme le *mouvement* de l'ame. Mais, au reste, cette sorte de *petite allégorie* matérielle, quoiqu'un peu moins mauvaise que la *grande allégorie physique*, est toujours d'un genre médiocre, froid et incomplet; elle ressemble tout au plus aux fées des Arabes, et aux génies des Orientaux.

Quant à ces Dieux vagues que les anciens plaçaient dans les bois déserts et sur les sites agrestes, ils étaient d'un bel effet sans doute; mais ils ne tenaient plus au système mythologique : l'esprit humain retombait ici dans la religion naturelle. Ce que le voyageur tremblant adorait en passant dans ces solitudes, était quelque chose d'*ignoré*, quelque chose dont il ne savait point le nom, et qu'il appelait la *Divinité du lieu*; quelquefois il lui donnait le nom de Pan, et Pan était le *Dieu universel*. Ces grandes

émotions qu'inspire la nature sauvage, n'ont point cessé d'exister, et les bois conservent encore pour nous leur formidable divinité.

Enfin, il est si vrai que l'*allégorie physique* ou *les dieux de la fable*, détruisaient les charmes de la nature, que les anciens n'ont point eu de vrais peintres de paysage (1), par la même raison qu'ils n'avaient point de poésie descriptive. Or, chez les autres peuples idolâtres, qui ont ignoré le système mythologique, cette poésie a plus ou moins été connue; c'est ce que prouvent les poëmes Sanscrit, les contes Arabes, les Edda, les chansons des Nègres et des Sauvages (*). Mais, comme les nations infidèles ont toujours mêlé leur fausse

---

(1) Les faits sur lesquels cette assertion est appuyée, sont développés dans la note B du cinquième volume.

(*) *Voyez* la note B à la fin du volume.

religion (et par conséquent leur mauvais goût) à leurs ouvrages, ce n'est que sous le christianisme qu'on a su peindre la nature dans sa vérité.

CHAPITRE III.

Partie historique de la Poésie descriptive chez les modernes.

Les Apôtres avaient à peine commencé de prêcher l'Evangile au monde, qu'on vit naître la poésie descriptive. Tout rentra dans la vérité, *devant celui qui tient la place de la vérité sur la terre*, comme parle saint Augustin. La nature cessa de se faire entendre par l'organe mensonger des idoles ; on connut ses fins, on sut qu'elle avait été faite premièrement pour Dieu, et ensuite pour l'homme. En effet, elle ne dit jamais que deux choses : Dieu glorifié par ses œuvres, et les besoins de l'homme satisfaits.

Cette découverte fit changer de face à la création ; par sa partie intellectuelle, c'est-à-dire, par cette pensée de Dieu que la nature montre de toutes parts, l'ame reçut abondance de nourriture ; et par la partie matérielle du monde, le corps s'apperçut que tout avait été formé pour lui. Les vains simulacres attachés aux êtres insensibles s'évanouirent, et les rochers furent bien plus réellement animés, les chênes rendirent des oracles bien plus certains, les vents et les ondes élevèrent des voix bien plus touchantes, quand l'homme eut puisé dans son propre cœur la vie, les oracles, et les voix de la nature.

Jusqu'à ce moment, la solitude avait été regardée comme affreuse, mais les chrétiens lui trouvèrent mille charmes. Les anachorètes écrivirent de la douceur du rocher et des délices de la contemplation : c'est le premier pas de la poésie descriptive. Les religieux qui publièrent

la vie des pères du désert, furent à leur tour obligés de faire le tableau des retraites où ces illustres inconnus avaient caché leur gloire. On voit encore dans les ouvrages de St. Jérôme et de St. Athanase (1), des descriptions de la nature, qui prouvent qu'ils savaient observer, et faire aimer ce qu'ils peignaient.

Ce nouveau genre, introduit par le christianisme dans la littérature, se développa rapidement. Il se répandit jusque dans le style historique, comme on le remarque dans la collection appelée la Byzantine, et sur-tout dans les histoires de Procope. Il se propagea de même, mais il se corrompit, parmi les romanciers grecs du Bas-Empire, et chez quelques poëtes latins, en occident. (2)

---

(1) Hieron. *in Vit. Paul.* Sanct. Athan. *in Vit. Anton.*

(2) Boëce, etc.

Constantinople ayant passé sous le joug des Turcs, on vit se former en Italie une nouvelle poésie descriptive, composée des débris du génie Maure, Grec et Italien. Pétrarque, l'Arioste et le Tasse l'élevèrent à un haut degré de perfection. Mais cette description manque de vérité. Elle consiste en quelques épithètes répétées sans fin, et toujours appliquées de la même manière. Il fut impossible de sortir d'un *bois touffu*, d'un *antre frais*, ou des bords d'une *claire fontaine*. Tout se remplit de bocages d'*orangers*, de berceaux de *jasmins* et de buissons de *roses*.

Flore revint avec sa corbeille, et les éternels *Zéphyrs* ne manquèrent pas de l'accompagner : mais ils ne retrouvèrent dans les bois ni les *Naïades*, ni les *Faunes*, et s'ils n'eussent rencontré les *Fées* et les *Géans* des Maures, ils couraient risque de se perdre dans cette immense solitude de la nature chrétienne. Quand

l'esprit humain fait un pas, il faut que tout marche avec lui ; tout change avec ses clartés ou ses ombres : ainsi il nous fait peine à présent d'admettre de petites divinités, là où nous ne voyons plus que de grands espaces. On aura beau placer l'amante de Titon sur un char, et la couvrir de fleurs et de rosée ; rien ne peut empêcher qu'elle ne paraisse disproportionnée, en promenant sa faible lumière, dans ces cieux infinis que le christianisme a déroulés : qu'elle laisse donc le soin d'éclairer le monde à celui qui l'a fait.

Cette poésie descriptive *italienne* passa en France, et fut favorablement accueillie de Ronsard, de Lemoine, de Coras, de Saint-Amand et de nos vieux romanciers. Mais les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dégoûtés de ces peintures, où ils ne voyaient aucune vérité, les bannirent de leur prose et de leurs vers; et c'est un des caractères distinctifs

de leurs ouvrages, qu'on n'y trouve presqu'aucune trace de ce que nous appelons *poésie descriptive.* (1)

Ainsi, repoussée en France, la muse des champs se réfugia en Angleterre, où Spenser, Waler et Milton l'avaient déjà fait connaître. Elle y perdit par degrés ses manières affectées, mais elle tomba dans un autre excès. En ne peignant plus que la vraie nature, elle voulut tout peindre, et surchargea ses tableaux d'objets trop petits ou de circonstances bizarres. Thompson même, dans son chant de l'hiver, si supérieur aux trois autres, a des détails d'une mortelle longueur. Telle fut la seconde époque de la poésie descriptive.

---

(1) Il faut en excepter Fénélon, Lafontaine et Chaulieu. Racine le fils, père de cette nouvelle école poétique, dans laquelle M. l'abbe de Lille a excellé, peut être aussi regardé comme le fondateur de la poésie descriptive en France.

D'Angleterre elle revint en France, avec les ouvrages de Pope et du chantre des Saisons. Elle eut de la peine à s'y introduire, car elle fut combattue par l'ancien genre italique, que Dorat et quelques autres avaient fait revivre; elle triompha pourtant, et ce fut à de Lille et Saint-Lambert qu'elle dut la victoire. Elle se perfectionna sous la muse française, se soumit aux règles du goût, et atteignit sa troisième époque.

Disons toutefois qu'elle s'était maintenue pure, quoiqu'ignorée, dans les ouvrages de quelques naturalistes du temps de Louis XIV, tels que Tournefort, et le père du Tertre. Celui-ci, à une imagination vive, joint un génie tendre et rêveur; il se sert même, ainsi que Lafontaine, du mot de *mélancolie*, dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Ainsi le siècle de Louis XIV n'a pas été totalement privé du véritable genre descriptif, comme on serait d'abord tenté

de le croire; il était seulement relégué dans les lettres de nos missionnaires (1). Et c'est là que nous avons puisé cette espèce de style, que nous croyons si nouveau aujourd'hui.

Au reste, les tableaux répandus dans la Bible, peuvent servir à prouver doublement que la poésie descriptive est née, parmi nous, du Christianisme. *Job*, les *Prophètes*, l'*Ecclésiastique*, et surtout les *Pseaumes*, sont remplis de descriptions magnifiques. Le pseaume *Benedic, anima mea*, est un chef-d'œuvre dans ce genre.

« Mon âme, bénis le Seigneur : » Seigneur, mon Dieu, que vous êtes » grand dans vos œuvres! . . . . .
. . . . . .

(1) On en verra de beaux exemples, lorsque nous parlerons des missions.

» Vous

» Vous répandez les ténèbres, et la » nuit est sur la terre : c'est alors que les » bêtes des forêts marchent dans l'ombre; » que les rugissemens des lionceaux » appellent la proie, et demandent à Dieu » la nourriture promise aux animaux.

» Mais le soleil s'est levé, et déjà les » bêtes sauvages se sont retirées. . . .

» L'homme alors sort pour le travail » du jour, et accomplir son œuvre jusqu'au » soir. . . . . .

» Comme elle est vaste, cette mer » qui étend au loin ses bras spacieux ! » Des animaux sans nombre se meuvent » dans son sein, les plus petits avec les » plus grands, et les vaisseaux passent » sur ses ondes. » (1)

Horace et Pindare sont restés bien loin de cette poésie.

---

(1) *Pseautier Français*, page 45. *Traduction de M. de la Harpe.*

Nous avons donc eu raison de dire, que c'est au christianisme que M. Bernardin de Saint-Pierre doit son talent pour peindre les scènes de la solitude : il le lui doit, parce que nos dogmes, en détruisant les divinités mythologiques, ont rendu la vérité et la majesté aux déserts ; il le lui doit, parce qu'il a trouvé dans le système de Moïse, le véritable système de la nature.

Mais ici se présente un autre avantage du poëte chrétien ; si sa religion lui donne une nature *solitaire*, il peut avoir encore une nature *habitée*. Il est le maître de placer des anges à la garde des forêts, aux cataractes de l'abyme, ou de leur confier les soleils et les mondes. Ceci nous ramène aux *êtres surnaturels* ou au *merveilleux* du christianisme.

CHAPITRE IV.

Si les Divinités du Paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes.

TOUTE chose a deux faces. Des personnes impartiales pourront nous dire : « On vous accorde que le christianisme a fourni, quant aux hommes, une partie dramatique qui manquait à la mythologie; que de plus il a produit la véritable poésie descriptive. Voilà deux avantages que nous reconnaissons, et qui peuvent, à quelques égards, justifier vos principes, et balancer les beautés de la fable. Mais à présent, si vous êtes de bonne foi, vous devez convenir que les Divinités du paganisme, lorsqu'elles agissent *directement* et *pour elles-mêmes*, sont plus poétiques et plus dramatiques que les Divinités chrétiennes. »

On pourrait en juger ainsi à la première vue. Les Dieux des anciens partageant nos vices et nos vertus, ayant, comme nous, des corps sujets à la douleur, des passions irritables comme les nôtres, se mêlant à la race humaine, et laissant ici-bas une mortelle postérité; ces Dieux ne sont qu'une espèce d'hommes supérieurs qu'on est libre de faire agir comme les autres hommes. On serait donc porté à croire qu'ils fournissent plus de ressources à la poésie, que les Divinités incorporelles et impassibles du christianisme; mais, en y regardant de plus près, on trouve que cette supériorité dramatique se réduit à peu de chose.

Premièrement, il y a toujours eu dans toute religion, pour le poëte et le philosophe, deux espèces de déités. Ainsi l'Etre abstrait, dont Tertullien et saint Augustin ont fait de si belles peintures, n'est pas le *Jéhovah* de David ou d'Isaïe; l'un et l'autre sont fort supérieurs au

Théos de Platon et au *Jupiter* d'Homère. Il n'est donc pas rigoureusement vrai que les Divinités poétiques des chrétiens, soient privées de toute passion. Le Dieu de l'Ecriture se repent, il est jaloux, il aime, il hait, sa colère monte comme un tourbillon : le Fils de l'Homme a pitié de nos souffrances ; la Vierge, les Saints et les Anges sont émus par le spectacle de nos misères ; en général, le *Paradis* est beaucoup plus occupé des hommes que l'*Olympe*.

Il y a donc des *passions* chez nos Puissances célestes, et ces passions ont cet avantage sur les passions des Dieux du paganisme, qu'elles n'entraînent jamais après elles une idée de désordre et de mal. C'est une chose miraculeuse sans doute, qu'en peignant la *colère* ou la *tristesse* du Ciel chrétien, on ne puisse détruire dans l'imagination du lecteur, le sentiment de la tranquillité et de la joie ; tant il y a de sainteté et

de justice dans le Dieu présenté par notre religion.

Ce n'est pas tout; car si l'on voulait absolument que le Dieu des chrétiens fût un être impassible, on pourrait encore avoir des divinités passionnées aussi dramatiques et aussi méchantes que celles des anciens : l'Enfer rassemble toutes les passions des hommes. Notre système théologique nous paraît plus beau, plus régulier, plus savant, que la doctrine fabuleuse qui confondait hommes, dieux et démons. Le poëte trouve dans notre Ciel les êtres parfaits, mais sensibles, et disposés dans une brillante hiérarchie d'amour et de pouvoir; l'abyme garde ses Dieux passionnés et puissans dans le mal, comme les Dieux mythologiques; les hommes occupent le milieu, touchant au Ciel par leurs vertus, aux Enfers par leurs vices; aimés des anges, haïs des démons, objet infortuné d'une guerre qui ne doit finir qu'avec le monde.

Ces ressorts sont grands, et le poëte n'a pas lieu de se plaindre. Quant aux actions des Intelligences chrétiennes, il ne nous sera pas difficile de prouver bientôt qu'elles sont plus vastes et plus fortes que celles des Dieux mythologiques. Le Dieu qui régit les mondes, qui crée l'univers et la lumière, qui embrasse et comprend tous les temps, qui lit dans les plus secrets replis du cœur humain, ce Dieu peut-il être comparé à un Dieu qui se promène sur un char, qui habite un palais d'or sur une montagne, et qui ne prévoit pas même clairement l'avenir? Il n'y a pas jusqu'au faible avantage de la différence des sexes et de la forme visible, que nos Divinités ne partagent avec celles de la Grèce, puisque nous avons des saintes et des vierges, et que les anges, dans l'Ecriture, empruntent souvent la figure humaine.

Mais comment préférer une sainte, dont l'histoire blesse quelquefois l'élégance et

le goût, à une Naïade attachée aux sources d'un ruisseau ? Il faut séparer la vie terrestre de la vie céleste de cette sainte : sur la terre, elle ne fut qu'une femme; sa divinité ne commence qu'avec son bonheur, dans les régions de la lumière éternelle. D'ailleurs, il faut toujours se souvenir que la Naïade détruisait la *poésie descriptive*; qu'un ruisseau représenté dans son cours naturel, est plus agréable que dans sa peinture allégorique, et que nous gagnons d'un côté ce que nous semblons perdre de l'autre.

Quant aux combats, ce qu'on a dit contre les Anges de Milton, peut se rétorquer contre les Dieux d'Homère : de l'une et de l'autre part, ce sont des divinités pour lesquelles on ne peut craindre, puisquelles ne peuvent mourir. Mars, renversé, et couvrant de son corps neuf arpens, Diane, donnant des soufflets à Vénus, sont aussi ridicules qu'un ange coupé en deux, et qui se

renoue comme un serpent. Les Puissances surnaturelles peuvent encore présider aux combats de l'Epopée ; mais il nous semble qu'elles ne doivent plus en venir aux mains, hors dans certains cas qu'il n'appartient qu'au goût de déterminer ; c'est ce que la raison supérieure de Virgile avait déjà senti, il y a plus de dix-huit cents ans.

Au reste, il n'est pas tout-à-fait vrai que les divinités chrétiennes soient ridicules dans les batailles. Satan, s'apprêtant à combattre Michel dans le paradis terrestre, est superbe ; le Dieu des armées, marchant dans une nuée obscure, à la tête des légions fidèles, n'est pas une petite image ; le glaive exterminateur, se dévoilant tout-à-coup aux yeux de l'impie, frappe d'étonnement et de terreur ; les saintes milices du ciel, sapant les fondemens de Jérusalem, font presque un aussi grand effet que les dieux ennemis de Troie, assiégeant le palais de Priam ;

enfin, il n'est rien de plus sublime dans Homère, que le combat d'Emmanuel contre les mauvais anges dans Milton, quand, les précipitant au fond de l'abyme, le Fils de l'Homme retient *à moitié sa foudre de peur de les anéantir.*

CHAPITRE V.

Caractère du vrai Dieu.

C'EST une chose merveilleuse, que le Dieu de Jacob soit aussi le Dieu de l'Evangile ; que le Dieu qui lance la foudre, soit encore le Dieu de paix et d'innocence.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesu e,
Et la chaleur des jours, et la fraîcheur des nuits.

Nous croyons n'avoir pas besoin de preuves, pour montrer combien le Dieu

des chrétiens est *poétiquement* supérieur au Jupiter antique. A la voix du premier, les fleuves rebroussent leur cours, le ciel se roule comme un livre, les mers s'entr'ouvrent, les murs des cités se renversent, les morts ressuscitent, les plaies descendent sur les nations. En lui le sublime existe de soi-même, et il épargne le soin de le chercher. Le Jupiter d'Homère, ébranlant le ciel d'un signe de ses sourcils, est sans doute fort majestueux; mais Jéhovah descend dans le chaos, et lorsqu'il prononce le *fiat lux*, le fabuleux fils de Saturne s'abyme et rentre dans le néant.

Si Jupiter veut donner aux autres dieux une idée de sa puissance, il les menace de les enlever au bout d'une chaîne : il ne faut à Jéhovah, ni chaîne, ni essai de cette nature.

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours !
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre!
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre,

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer !
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas. (1)

Achille va paraître pour venger Patrocle. Jupiter déclare aux immortels qu'ils peuvent se mêler au combat, et prendre parti dans la mêlée. Aussitôt l'Olympe s'ébranle :

Δεινὸν, etc. (2)

« Le Père des Dieux et des hommes » fait gronder sa foudre. Neptune, » soulevant ses ondes, ébranle la terre » immense, l'Ida secoue ses fondemens » et ses cimes ; ses fontaines débordent ; » les vaisseaux des Grecs, la ville

(1) Racine, *Esther*.
(2) Hom. *Il.* l. XX, v. 56.

» des

» des Troyens, chancellent sur le sol
» flottant. »

« Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie, etc. »

Ce morceau a été cité par les critiques, comme le dernier effort du sublime. Les vers grecs sont admirables; ils deviennent tour-à-tour le foudre de Jupiter, le trident de Neptune et le cri de Pluton. Il semble qu'on entende les gorges de l'Ida répéter le son des tonnerres, Δεινὸν δ' ἐβρύησε πάλιν ἀνδρῶν τε θεῶν τε. Ces *r* et ces consonnances en ῶν (*ôn*) dont le vers est rempli, imitent le roulement de la foudre, interrompu par des espèces de silence τὲ, ῶν, τὲ, ὤν, τὲ: c'est ainsi que la voix du Ciel, dans une tempête, meurt et renaît tour-à tour dans la profondeur des bois. Un silence subit et pénible, des images vagues et fantastiques, succèdent au tumulte des premiers mouvemens : on sent, après le cri de Pluton, qu'on est entré dans la

région de la mort ; les expressions d'Homère se décolorent; elles deviennent froides, muettes et sourdes, et une multitude d'*S* sifflantes, imitent le murmure de la voix inarticulée des ombres.

Où prendrons-nous le parallèle, et la poésie chrétienne a-t-elle assez de moyens pour s'élever à ces beautés ? Qu'on en juge. C'est l'Eternel qui se peint lui-même :

« Sa colère a monté comme un » tourbillon de fumée ; son visage a paru » comme la flamme, et son courroux » comme un feu ardent. Il a abaissé les » cieux, il est descendu, et les nuages » étaient sous ses pieds. Il a pris son vol » sur les ailes des Chérubins ; il s'est » élancé sur les vents. Les nuées amon- » celées formaient autour de lui un » pavillon de ténèbres : l'éclat de son » visage les a dissipées, et une pluie de » feu est tombée de leur sein. Le Seigneur

» a tonné du haut des Cieux; le Très-
» Haut a fait entendre sa voix; sa voix
» a éclaté comme un orage brûlant. Il a
» lancé ses flèches et dissipé mes ennemis;
» il a redoublé ses foudres qui les ont ren-
» versés. Alors les eaux ont été dévoilées
» dans leurs sources, les fondemens de
» la terre ont paru à découvert, parce
» que vous les avez menacés, Seigneur, et
» qu'ils ont senti le souffle de votre colère. »

« Avouons-le, dit La Harpe, dont nous empruntons la traduction, il y a aussi loin de ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à l'esprit de l'homme. On voit ici la conception du grand dans son principe : le reste n'en est qu'une ombre, comme l'intelligence créée n'est qu'une faible émanation de l'intelligence créatrice, comme la fiction, quand elle est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire tout son mérite d'un fond de ressemblance. »

CHAPITRE VI.

Des Esprits de Ténèbres.

Les dieux du polythéisme, à-peu-près égaux en puissance, partageaient les mêmes haines et les mêmes amours. S'ils se trouvaient quelquefois opposés les uns aux autres, c'était seulement dans les querelles des mortels : ils se réconciliaient bientôt, en buvant le nectar ensemble.

Le christianisme, au contraire, en nous instruisant de la vraie constitution des êtres surnaturels, nous a montré l'empire de la vertu, éternellement séparé de celui du vice. Il nous a révélé des esprits de ténèbres, machinant sans cesse la perte du genre humain, et des esprits de lumière, uniquement occupés des moyens de le sauver. De-là un combat éternel, dont l'imagination peut tirer une foule de beautés.

Ce *merveilleux* d'un fort grand caractère, en fournit ensuite un second d'une moindre espèce, à savoir, *la Magie*. Celle-ci a été connue des anciens (1); mais sous notre culte elle a acquis, comme machine poétique, plus d'importance et d'étendue. Toutefois on doit en user sobrement, parce qu'elle n'est pas d'un goût assez pur : elle manque sur-tout de grandeur, car en empruntant quelque chose de son pouvoir aux hommes, ceux-ci lui communiquent leur petitesse.

---

(1) La magie des Anciens différait en ceci de la nôtre, qu'elle s'opérait par les seules vertus des plantes et des philtres ; tandis que parmi nous, elle découle d'une Puissance surnaturelle, quelquefois bonne, mais presque toujours méchante. On sent qu'il n'est pas question ici de la partie historique et philosophique de la Magie considérée comme l'*Art des Mages*.

Un autre trait distinctif de nos êtres surnaturels, sur-tout chez les puissances infernales, c'est l'attribution d'un caractère. Nous verrons incessamment quel usage Milton a fait du caractère d'orgueil, donné par le christianisme au prince des ténèbres. Le poëte pouvant, en outre, attacher un ange du mal à chaque vice, dispose ainsi d'un essaim de divinités infernales. Il a même alors la véritable allégorie, sans avoir la sécheresse qui l'accompagne, ces esprits pervers étant en effet des êtres *réels*, et tels que la religion nous permet de les croire.

Mais si les démons se multiplient autant que les crimes des hommes, ils peuvent aussi présider aux accidens terribles de la nature; tout ce qu'il y a de coupable et d'irrégulier dans le monde moral et dans le monde physique, est également de leur ressort. Il faudra seulement prendre garde, en les mêlant aux tremblemens de terre, aux volcans, ou

aux ombres d'une forêt, de donner à ces scènes un caractère majestueux. Il faut qu'avec un goût exquis, le poëte sache faire distinguer le tonnerre du Très-Haut, du vain bruit que fait éclater un esprit perfide. Que le foudre ne s'allume que dans la main de Dieu; qu'il ne brille jamais dans une tempête excitée par l'enfer; que celle-ci soit toujours sombre et sinistre; que les nuages n'en soient point rougis par la *colère*, et poussés par le vent de la *justice*, mais que leurs teintes soient blafardes et livides, comme celles du *désespoir*, et qu'ils ne se meuvent qu'au souffle impur de la *haine*. On doit sentir dans ces orages, une puissance, forte seulement pour détruire; on y doit trouver cette incohérence, ce désordre, cette sorte d'énergie du mal, qui a quelque chose de disproportionné et de gigantesque, comme le chaos dont elle tire son origine.

CHAPITRE VII.

Des Saints.

Il est certain que les poëtes n'ont pas su tirer du *merveilleux* chrétien, tout ce qu'il peut fournir aux Muses. On se moque des saints et des anges ; mais les anciens eux-mêmes n'avaient-ils pas leurs demi-dieux ? Pythagore, Platon, Socrate, recommandent le culte de ces hommes, qu'ils appellent des héros. *Honore les héros pleins de bonté et de lumière*, dit le premier dans ses vers dorés. Et pour qu'on ne se méprenne pas à ce nom de *héros*, Hiéroclès l'interprète exactement comme le christianisme explique le nom de *saint*. « Ces héros, pleins de bonté et de lumière, pensent toujours à leur Créateur, et sont tout éclatans de la lumière qui rejaillit de la félicité dont ils jouissent en lui. » — Et plus loin,

« *héros* vient d'un mot grec qui signifie amour, pour marquer que pleins d'amour pour Dieu, les héros ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, et à devenir citoyens du ciel (1). » Les Pères de l'Eglise appellent à leur tour les saints des *héros;* c'est ainsi qu'ils disent que le baptême est le sacerdoce des laïques, et qu'il fait de tous les chrétiens *des rois et des prêtres de Dieu.* (2)

Et, sans doute, ce sont des héros ces martyrs, qui, domptant les passions de leurs cœurs, et bravant la méchanceté des hommes, ont mérité, par ces travaux, de monter au rang des puissances célestes. Sous le polythéisme, des sophistes ont paru quelquefois plus moraux que la religion de leur patrie; mais parmi nous,

(1) Hierocl. Com. in Pyth. *Trad. de Dac.*
(2) Hieron. Dial. c. Lucif. t. II, p. 136.

jamais un philosophe, si sage qu'il ait été, n'a pu s'élever au-dessus de la morale chrétienne. Tandis que Socrate honorait la mémoire des justes, le paganisme offrait à la vénération des peuples, des brigands dont la force corporelle était la seule vertu, et qui s'étaient souillés de tous les crimes. Si quelquefois on accordait l'apothéose aux bons rois, Tibère et Néron avaient aussi leurs prêtres et leurs temples. Sacrés mortels, que l'Eglise de Jesus-Christ nous commande d'honorer, vous n'étiez ni des forts, ni des puissans entre les hommes ! Nés souvent dans la cabane du pauvre, vous n'avez étalé aux yeux du monde, que d'humbles jours et d'obscurs malheurs ! N'entendra-t-on jamais que des blasphèmes contre une religion qui, déifiant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, a fait tomber à leurs pieds la richesse, le bonheur, la grandeur et le vice ?

Et qu'ont donc de si odieux à la poésie, ces solitaires de la Thébaïde, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier? Les oiseaux du ciel les nourrissent (1), les lions portent leurs messages (2) ou creusent leurs tombeaux (3); en commerce familier avec les anges, ils remplissent de miracles les déserts où fut Memphis (4). Horeb et Sinaï, le Carmel et le Liban, le torrent de Cédron, et la vallée de Josaphat, redisent encore la gloire de l'habitant de la cellule et de l'anachorète du rocher. Les Muses aiment à rêver dans ces monastères, remplis des ombres d'Antoine, de Pacôme, de Benoît, de Basile. Les premiers Apôtres prêchant l'Evangile aux premiers fidèles,

---

(1) Hieron. op.

(2) Théod. *Hist. relig.* cap. VI.

(3) Hieron. *in vit. Paul.*

(4) Nous passons rapidement sur ces solitaires, parce que nous en parlerons ailleurs.

dans les catacombes ou sous le dattier de Béthanie, n'ont pas paru à Michel-Ange et à Raphaël, des sujets si peu favorables au génie.

Nous tairons à présent, parce que nous en parlerons dans la suite, ces bienfaiteurs de l'humanité, qui fondèrent des hôpitaux et se dévouèrent à la pauvreté, à la peste, à l'esclavage, pour secourir des hommes; nous nous renfermerons dans les seules Ecritures, de peur de nous égarer dans un sujet si vaste et si intéressant. Josué, Elie, Isaïe, Jérémie, Daniel, tous ces prophètes enfin, qui vivent maintenant d'une éternelle vie, ne pourraient-ils pas faire entendre dans un poëme, leurs sublimes lamentations? L'urne de Jérusalem ne se peut-elle encore remplir de leurs larmes? n'y a-t-il plus de saules de Babylone, pour y suspendre les harpes détendues? Pour nous, qui, à la vérité, ne sommes pas poëtes, il nous semble que ces enfans

de

de la vision feraient d'assez beaux groupes sur les nuées : nous les peindrions avec une tête flamboyante; une barbe argentée descendrait sur leur poitrine immortelle, et l'Esprit divin éclaterait dans leurs regards.

Mais quel essaim de vénérables ombres, à la voix d'une muse chrétienne, se réveille dans la caverne de Membré? Abraham, Isaac, Jacob, Rebecca, et vous tous, enfans de l'Orient, rois patriarches, aïeux de Jesus-Christ, chantez l'antique alliance de Dieu et des hommes! Redites-nous cette histoire, chère au Ciel, l'histoire de Joseph et de ses frères. Le chœur des saints rois, David à leur tête, l'armée des confesseurs et des martyrs vêtus de robes éclatantes, nous offriraient aussi leur *merveilleux*. Ces derniers présentent au pinceau, le genre tragique dans sa plus grande élévation; après la peinture de leurs tourmens, nous dirions ce que Dieu fit pour ces victimes, et le

don de miracles dont il honora leurs tombeaux.

Nous placerions auprès de ces augustes chœurs, les chœurs des vierges célestes, les Geneviève de Brabant, les Pulchérie, les Rosalie, les Cécile, les Lucile, les Isabelle, les Eulalie. Le *merveilleux* du christianisme est plein de concordances ou de contrastes gracieux. On sait comment Neptune

. . . . . S'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots. . . . .

Nos dogmes fournissent un autre genre de poésie. Un vaisseau est prêt à périr : l'aumônier, par des paroles qui délient les ames, remet à chacun la peine de ses fautes; il adresse au Ciel la prière, qui, dans un tourbillon, envoie l'esprit du naufragé au Dieu des orages. Déjà l'Océan se creuse, pour engloutir les matelots; déjà les vagues, élevant leur triste voix entre les rochers, semblent

commencer les chants funèbres; tout-à-coup un trait de lumière perce la tempête : *l'Etoile des mers*, Marie, patronne des mariniers, paraît au milieu de la nue. Elle tient son enfant dans ses bras, et calme les flots par un sourire; charmante religion, qui oppose à ce que la nature a de plus terrible, ce que le Ciel a de plus doux! aux tempêtes de l'Océan, un petit enfant et une tendre mère!

CHAPITRE VIII.

Des Anges.

Tel est le *merveilleux* qu'on peut tirer de nos *Saints*, sans parler des diverses histoires de leurs vies. On découvre ensuite dans la hiérarchie des *Anges*, doctrine aussi ancienne que le monde, mille tableaux pour le poëte. Non-seulement les messagers du Très-Haut portent ses

décrets d'un bout de l'univers à l'autre ; non-seulement ils sont les invisibles gardiens des hommes, ou prennent, pour se manifester à eux, les formes les plus aimables ; mais encore la religion nous permet d'attacher des anges protecteurs à la belle nature, ainsi qu'aux sentimens vertueux. Quelle innombrable troupe de divinités vient donc tout-à-coup peupler les mondes !

Chez les Grecs, le Ciel finissait au sommet de l'Olympe, et leurs Dieux ne s'élevaient pas plus haut que les vapeurs de la terre. Le *merveilleux* chrétien, d'accord avec la raison, les sciences et l'expansion de notre ame, s'enfonce de monde en monde, d'univers en univers, dans des espaces, où l'imagination effrayée frissonne et recule. En vain les télescopes fouillent tous les coins du Ciel ; en vain ils poursuivent la comète au-delà de notre système, la comète enfin leur échappe ; mais elle n'échappe

pas à l'*Archange* qui la roule à son pôle inconnu, et qui, au siècle marqué, la ramènera, par des voies mystérieuses, jusque dans le foyer de notre soleil.

Le poëte chrétien est seul initié au secret de ces merveilles. De globes en globes, de soleils en soleils, avec les *Séraphins*, les *Trônes*, les *Ardeurs* qui gouvernent les mondes, l'imagination fatiguée redescend enfin sur la terre, comme un fleuve qui, par une cascade magnifique, épanche ses flots d'or à l'aspect d'un couchant radieux. On passe alors de la grandeur à la douceur des images : sous l'ombrage des forêts, on parcourt l'empire de l'*Ange de la solitude ;* on retrouve dans la clarté de la lune, *le Génie des rêveries du cœur ;* on entend ses soupirs dans le frémissement des bois, et dans les plaintes de Philomèle. Les roses de l'aurore ne sont que la chevelure de l'*Ange du matin*. L'*Ange de la nuit* repose au milieu des cieux,

où il ressemble à la lune endormie sur un nuage ; ses yeux sont couverts d'un bandeau d'étoiles, ses talons et son front sont un peu rougis de la pourpre de l'aurore, et de celle du crépuscule ; l'*Ange du silence* le précède, et *celui du mystere* le suit. Ne faisons pas l'injure aux poëtes, de penser qu'ils regardent l'*Ange des mers*, l'*Ange des tempêtes*, l'*Ange du temps*, l'*Ange de la mort*, comme des Génies désagréables aux Muses. C'est l'*Ange des saintes amours* qui donne aux vierges un regard céleste, et c'est l'*Ange des harmonies* qui leur fait présent des grâces : l'honnête homme doit son cœur à l'*Ange de la vertu*, et ses lèvres, à *celui de la persuasion*. Rien n'empêche d'accorder à ces esprits bienfaisans des marques distinctives de leurs pouvoirs et de leurs offices : l'*Ange de l'amitié*, par exemple, pourrait porter une écharpe merveilleuse, où l'on verrait fondu par un travail divin, les consolations de l'ame,

les dévouemens sublimes, les paroles secrètes du cœur, les joies innocentes, les chastes embrassemens, la religion, le charme des tombeaux, et l'immortelle espérance.

CHAPITRE IX.

Application des principes établis dans les Chapitres précédens. Caractère de Satan.

Des préceptes, passons aux exemples. En reprenant ce que nous avons dit dans les précédens chapitres, nous commencerons par le caractère attribué aux mauvais anges, et nous citerons le Satan de Milton.

Avant le poëte anglais, le Dante et le Tasse avaient peint le monarque de l'enfer. L'imagination du Dante, épuisée par neuf cercles de torture, n'a fait de Satan enclavé au centre de la terre, qu'un monstre odieux; le Tasse, en lui donnant

des cornes, l'a presque rendu ridicule. Entraîné par ces autorités, Milton a eu un moment le mauvais goût de mesurer son Satan ; mais il se relève bientôt d'une manière sublime. Ecoutez le prince des ténèbres s'écrier, du haut de la montagne de feu, d'où il contemple pour la première fois son empire :

« Adieu, champs fortunés, qu'habitent » les joies éternelles. Horreurs, je vous » salue ! je vous salue, monde infernal ! » Abyme, reçois ton nouveau monarque. » Il t'apporte un esprit que ni temps, ni » lieux ne changeront jamais..... Du » moins ici nous serons libres; ici nous » régnerons : régner, même aux enfers, » est digne de mon ambition. » (1)

Quelle manière de prendre possession des gouffres de l'enfer !

---

(1) Par. Lost. Book I, v. 49, etc.

Le conseil infernal étant assemblé, le poëte représente Satan au milieu de son sénat :

« Ses formes conservaient une partie » de leur primitive splendeur ; ce n'était » rien moins encore qu'un Archange » tombé, une Gloire un peu obscurcie : » comme lorsque le soleil levant, dépouillé » de ses rayons, jette un regard hori- » zontal à travers les brouillards du » matin ; ou tel que dans une éclipse, » cet astre caché derrière la lune, répand » sur une moitié des peuples un crépus- » cule funeste, et tourmente les rois » par la frayeur des révolutions ; ainsi » paraissait l'Archange obscurci, mais en- » core brillant au-dessus des compagnons » de sa chute. Toutefois son visage était » labouré par les cicatrices de la foudre, » et les chagrins veillaient sur ses joues » décolorées. » (1)

(1) Par. Lost. B. I, v. 591, etc.

Achevons de connaître le caractère de Satan. Echappé de l'enfer, et parvenu sur la terre, il est saisi de désespoir en contemplant les merveilles de l'univers ; il apostrophe le soleil : (*)

« O toi, qui couronné d'une gloire » immense, laisses du haut de ta domi- » nation solitaire tomber tes regards » comme le Dieu de ce nouvel univers ; » toi, devant qui les étoiles cachent » leurs têtes humiliées ; j'élève ma voix » vers toi, mais non pas une voix » amie ; je ne prononce ton nom, ô » soleil, que pour te dire combien je » hais tes rayons. Ah ! ils me rappellent » de quelle hauteur je suis tombé, » et combien jadis je brillais glorieux » au-dessus de ta sphère ! L'orgueil et » l'ambition m'ont précipité. J'osai » dans le ciel même, déclarer la guerre

(*) *Voyez* la note C à la fin du volume.

» au roi du ciel. Il ne méritait pas
» un pareil retour, lui qui m'avait fait
» ce que j'étais dans un rang émi-
» nent..... Elevé si haut, je dédaignai
» d'obéir; je crus qu'un pas de plus me
» porterait au rang suprême, et me
» déchargerait en un moment de la
» dette immense d'une reconnaissance
» éternelle.... Oh! pourquoi sa volonté
» toute-puissante ne me créa-t-elle
» au rang de quelqu'Ange inférieur!
» je serais encore heureux; mon am-
» bition n'eût point été nourrie par
» une espérance illimitée..... Misérable!
» où fuir une colère infinie, un dé-
» sespoir infini? L'enfer est par-tout où
» je suis; moi-même je suis l'enfer....
» O Dieu, ralentis tes coups! N'est-il
» aucune voie laissée au repentir, aucune
» à la miséricorde, hors l'obéissance?
» L'obéissance! l'orgueil me défend ce
» mot. Quelle honte pour moi devant
» les esprits de l'abyme! Ce n'était pas

» par des promesses de soumission que
» je les séduisis, lorsque j'osai me vanter
» de subjuguer le Tout-Puissant. Ah !
» tandis qu'ils m'adorent sur le trône des
» enfers, ils savent peu combien je paye
» cher ces paroles superbes, combien je
» gémis intérieurement sous le fardeau
» de mes douleurs !.... Mais si je me
» repentais, si, par un acte de la grâce
» divine, je remontais à ma première
» place ?.... Un rang élevé rappellerait
» bientôt des pensées ambitieuses ; les
» sermens d'une feinte soumission seraient
» bientôt démentis !..... Le tyran le sait ;
» il est aussi loin de m'accorder la paix,
» que je suis loin de demander grâce.
» Adieu donc espérance, et avec toi,
» adieu crainte et remords ; tout est
» perdu pour moi. Mal ! sois mon unique
» Bien ! Par toi du moins, avec le roi
» du Ciel je partagerai l'empire : peut-
» être même régnerai-je sur plus d'une
» moitié de l'univers, comme l'homme

» et

» et ce monde nouveau l'apprendront en » peu de temps. » (1)

Quelle que soit notre admiration pour Homère, nous sommes obligés de convenir qu'il n'a rien de comparable à ce passage de Milton. Lorsque, avec la grandeur du sujet, la beauté de la poésie, l'élévation naturelle des personnages, on montre une connaissance aussi profonde des passions, il ne faut rien demander de plus au génie. Satan, se repentant à la vue de la lumière qu'il hait, parce qu'elle lui *rappelle combien il fut élevé au-dessus d'elle*, souhaitant ensuite d'avoir été créé dans un rang inférieur, puis s'endurcissant dans le crime par orgueil, par honte, par méfiance même de son caractère ambitieux, enfin, pour tout fruit de ses réflexions, et comme

(1) Parad. Lost. Book IV. From the 33, v. to th. the 113 th.

pour expier un moment de remords, se chargeant de l'empire du mal pendant toute une éternité, voilà certes, si nous ne nous trompons, une des conceptions les plus sublimes et les plus pathétiques qui soient jamais sorties du cerveau d'un poëte.

Nous sommes frappés dans ce moment d'une idée que nous ne pouvons taire. Quiconque a quelque critique et un bon sens pour l'histoire, pourra reconnaître que Milton a fait entrer dans le caractère de son Satan, les perversités de ces hommes qui, vers le commencement du dix-septième siècle, couvrirent l'Angleterre de deuil; on y sent la même obstination, le même enthousiasme, le même orgueil, le même esprit de rebellion et d'indépendance; on retrouve dans le monarque infernal ces fameux niveleurs, qui, se séparant de la religion de leur pays, avaient secoué le joug de tout gouvernement légitime, et s'étaient

révoltés à-la-fois contre Dieu et les hommes. Milton lui-même avait partagé cet esprit de perdition, et pour imaginer un Satan aussi détestable, il fallait que le poëte en eût vu l'image dans ces réprouvés, qui firent si long-temps de leur patrie le vrai séjour des démons.

CHAPITRE X.

MACHINES POÉTIQUES.

Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc.

VENONS aux exemples des machines poétiques. Vénus se montrant à Enée dans les bois de Carthage, est un morceau achevé dans le genre gracieux. *Cui mater media*, etc. « *A travers la forêt, sa mère, suivant le même sentier, s'avance au-devant de lui. Elle avait*

l'air et le visage d'une vierge, et elle était armée à la manière des filles de Sparte, etc. etc. »

Cette poésie est délicieuse; mais le chantre d'Eden en a beaucoup approché, lorsqu'il a peint l'arrivée de l'ange Raphaël au bocage de nos premiers pères.

« Pour ombrager ses formes divines, » le Séraphin porte six ailes. Deux, » attachées à ses épaules, sont ramenées » sur son sein, comme les pans d'un » manteau royal; celles du milieu se » roulent autour de lui comme une » écharpe étoilée..... les deux dernières, » teintes d'azur, battent à ses talons » rapides. Il secoue ses plumes, qui » répandent des odeurs célestes.

» Il s'avance dans le jardin du bonheur, » au travers des bocages de myrte, et » des nuages de nard et d'encens; soli- » tudes de parfums, où la nature, dans

» sa jeunesse, se livre à tous ses caprices....
» Adam assis à la porte de son berceau,
» apperçut le divin Messager. Aussitôt il
» s'écrie : « Eve ! accours ! viens voir
» ce qui est digne de ton admiration !
» Regarde vers l'orient, parmi ces arbres.
» Apperçois-tu cette forme glorieuse, qui
» semble se diriger vers notre berceau ?
» on la prendrait pour une autre aurore,
» qui se lève au milieu du jour..... »

Ici Milton, presque aussi gracieux que Virgile, l'emporte sur lui par la sainteté et la grandeur. Raphaël est plus beau que Vénus, Eden plus enchanté que les bois de Carthage, et Enée est un froid et triste personnage auprès du majestueux Adam.

Voici un ange mystique de Klopstock :

. . . . Dann eilet der thronem. (1)

(1) Messias Erst. ges. v. 286, etc.

« Soudain le premier né des Trônes » descend vers Gabriel, pour le conduire » vers le Très-Haut. L'Eternel le nomme » *Elu*, et le ciel *Eloa*. Plus parfait que » tous les êtres créés, il occupe la pre- » mière place près de l'Etre infini. Une » de ses pensées est belle comme l'ame » entière de l'homme, lorsque digne de » son immortalité, elle médite profon- » dément. Son regard est plus beau que » le matin d'un printemps, plus doux que » la clarté des étoiles, lorsque brillantes » de jeunesse, elles se balancèrent près » du trône céleste avec tous leurs flots » de lumière. Dieu le créa le premier. » Il puisa dans une gloire céleste son » corps aérien. Lorsqu'il naquit, tout un » ciel de nuages flottait autour de lui; » Dieu lui-même le souleva dans ses bras, » et lui dit en le bénissant : *Créature, me* » *voici.* »

Raphaël est l'ange *extérieur*; Eloa l'ange *intérieur* : les Mercure et les Apollon

de la mythologie nous semblent moins divins que ces Génies du christianisme.

Plusieurs fois les dieux en viennent aux mains dans Homère ; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, on ne trouve rien dans l'Iliade qui soit supérieur au combat que Satan s'apprête à livrer à Michel dans le Paradis terrestre, ni à la déroute des légions foudroyées par Emmanuel ; plusieurs fois les divinités païennes sauvent leurs héros favoris, en les couvrant d'une nuée ; mais cette machine a été très-heureusement transportée par le Tasse à la poésie chrétienne lorsqu'il introduit Soliman dans Jérusalem. Ce char enveloppé de vapeurs, ce voyage invisible d'un enchanteur et d'un héros au travers du camp des chrétiens, cette porte secrète d'Hérode, ces souvenirs des temps antiques, jetés au milieu d'une narration rapide, ce guerrier qui assiste à un conseil sans être vu, et qui se montre seulement pour déterminer Solyme aux

combats : tout ce merveilleux, quoique du genre magique, est d'une excellence singulière.

On objectera peut-être que dans les peintures voluptueuses, le paganisme doit au moins avoir la préférence. Et que ferons-nous donc d'Armide? Dirons-nous qu'elle est sans charmes, lorsque penchée sur le front de Renaud endormi, le poignard échappe à sa main, et que sa haine se change en amour? Préférerons-nous Ascagne, caché par Vénus dans les bois de Cythère, au jeune héros du Tasse enchaîné avec des fleurs, et transporté sur un nuage aux îles fortunées? Ces jardins, dont le seul défaut est d'être trop enchantés, ces amours qui ne manquent que d'un voile, ne sont pas assurément des tableaux si sévères. On retrouve dans cet épisode jusqu'à la ceinture de Vénus, tant et si justement regrettée. Au surplus, si des critiques chagrins voulaient absolument bannir la magie, les anges de

ténèbres pourraient exécuter eux-mêmes ce qu'Armide fait par leur moyen. On y est autorisé par l'histoire de quelques-uns de nos saints, et le démon des voluptés a toujours été regardé comme un des plus dangereux et des plus puissans de l'abyme.

CHAPITRE XI.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Songe d'Enée. Songe d'Athalie.

Il ne nous reste plus qu'à parler de deux machines poétiques : *les voyages des Dieux* et *les songes.*

En commençant par les derniers, nous choisirons le songe d'Enée, dans la nuit fatale de Troie ; le héros le raconte lui-même à Didon.

Tempus erat, etc.

C'était l'heure où du jour adoucissant les peines,
Le sommeil, grâce aux dieux, se glisse dans nos veines;

Tout-à-coup, le front pâle et chargé de douleurs,
Hector, près de mon lit, a paru tout en pleurs,
Et tel qu'après son char la victoire inhumaine,
Noir de poudre et de sang, le traîna sur l'arène.
Je vois ces pieds encore et meurtris et percés
Des indignes lieus qui les ont traversés.
Hélas! qu'en cet état de lui-même il diffère!
Ce n'est plus cet Hector, ce guerrier tutélaire,
Qui des armes d'Achille orgueilleux ravisseur,
Dans les murs paternels revenait en vainqueur,
Ou courant assiéger les vingt rois de la Grèce,
Lançait sur leurs vaisseaux la flamme vengeresse.
Combien il est changé! le sang de toutes parts
Souillait sa barbe épaisse et ses cheveux épars,
Et son sein étalait à ma vue attendrie
Tous les coups qu'il reçut autour de sa patrie.
Moi-même il me semblait qu'au plus grand des héros,
L'œil de larmes noyé, je parlais en ces mots:

« O des enfans d'Ilus la gloire et l'espérance!
Quels lieux ont si long-temps prolongé ton absence!
O qu'on t'a souhaité! mais pour nous secourir,
Est-ce ainsi qu'à nos yeux Hector devait s'offrir,
Quand à ses longs travaux Troie entière succombe!
Quand presque tous les tiens sont plongés dans la tombe!
Pourquoi ce sombre aspect, ces traits défigurés,
Ces blessures sans nombre, et ces flancs déchirés! »

Hector ne répond point; mais du fond de son ame
Tirant un long soupir: « Fuis les Grecs et la flamme,
Fils de Vénus, dit-il, le destin t'a vaincu;

Fuis, hâte-toi, Priam et Pergame ont vécu.
Jusqu'en leurs fondemens nos murs vont disparaître,
Ce bras nous eût sauvés si nous avions pu l'être.
Cher Enée! ah! du moins dans ses derniers adieux,
Pergame à ton amour recommande ses Dieux;
Porte au-delà des mers leur image chérie,
Et fixe-toi près d'eux dans une autre patrie. »
Il dit, et dans ses bras emporte à mes regards,
La puissante Vesta qui gardait nos remparts,
Et ses bandeaux sacrés, et la flamme immortelle
Qui veillait dans son temple et brûlait devant elle. (1)

Ce songe est une espèce d'abrégé du génie de Virgile : l'on y trouve dans un cadre étroit, tous les genres de beautés qui lui sont propres.

Observez d'abord le contraste entre cet effroyable songe et l'heure paisible où les dieux l'envoient à Enée. Personne n'a su marquer les temps et les lieux d'une manière plus touchante que le poëte de Mantoue. Ici, c'est un tombeau, là, une aventure attendrissante, qui déterminent

(1) Nous devons cette belle traduction à M. de Fontanes.

la limite d'un pays; une ville nouvelle porte une appellation antique; un ruisseau étranger prend le nom d'un fleuve de la patrie. Quant aux heures, Virgile a presque toujours fait briller la plus douce sur l'événement le plus malheureux. De ce contraste plein de tristesse, résulte cette vérité; que la nature accomplit ses lois, sans être troublée par les faibles révolutions des hommes.

De-là, nous passons à la peinture de l'ombre d'Hector. Ce fantôme, qui regarde Enée en silence, ces *larges* pleurs, ces pieds *enflés*, sont les petites circonstances que choisit toujours le grand peintre pour mettre l'objet sous les yeux. Le cri d'Enée: *quantùm mutatus ab illo!* est le cri d'un héros qui relève la dignité d'Hector. *Squallentem barbam et concretos sanguine crines.* Voilà le spectre. Mais Virgile fait soudain un retour à sa manière. — *Vulnera..... circum plurima muros accepit patrios.* Tout est là-dedans: éloge d'Hector,

d'Hector, souvenirs de ses malheurs et de ceux de la patrie, pour laquelle il reçut *tant de blessures.* Ces locutions, *ô lux Dardaniæ! Spes, ô fidissima Teucrûm,* sont pleines de chaleur; autant elles remuent le cœur, autant elles rendent déchirantes les paroles qui suivent. *Ut te post multa tuorum funera... adspicimus!* Hélas! c'est l'histoire de ceux qui ont quitté leur patrie; à leur retour, on peut leur dire comme Enée à Hector: *Faut-il vous revoir après les funérailles de vos proches!* Enfin, le silence d'Hector, son soupir, suivi du *fuge, eripe flammis,* font dresser les cheveux sur la tête. Le dernier trait du tableau mêle la double poésie du songe et de la vision; en emportant, dans ses bras, la statue de Vesta, et le feu sacré, on croit voir le Spectre emporter Troie de la terre.

Ce songe offre d'ailleurs une beauté prise dans la nature même de la chose. Enée se réjouit d'abord de voir Hector

qu'il croit vivant ; ensuite il parle des malheurs de Troie, arrivés depuis la *mort* même du héros. L'état où il le revoit ne peut lui rappeler sa destinée ; il demande au fils de Priam *d'où lui viennent ces blessures*, et il vous a dit qu'*on l'a vu ainsi, le jour qu'il fut traîné autour d'Ilion.* Telle est l'incohérence des pensées, des sentimens et des images d'un songe.

Il nous est singulièrement agréable de trouver parmi les poëtes chrétiens, quelque chose qui balance, et qui peut-être surpasse ce songe : poésie, religion, intérêt dramatique, tout est égal dans l'une et l'autre peinture, et Virgile s'est encore une fois reproduit dans Racine.

Athalie, sous le portique du temple de Jérusalem, raconte son rêve à Abner et à Mathan.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jésabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée ;

Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi :
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange ;
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux.

Il serait mal-aisé de décider ici entre Virgile et Racine. Les deux songes sont pris également à la source des différentes religions des deux poëtes : Virgile est plus triste, Racine plus terrible : le dernier eût manqué son but, et aurait mal connu le génie sombre des dogmes hébreux, si, à l'exemple du premier, il eût amené le rêve d'Athalie dans une heure pacifique : comme il va tenir beaucoup, il promet beaucoup par ce vers :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Dans Racine, il y a concordance, et dans Virgile, contraste d'images.

La scène annoncée par l'apparition d'Hector, c'est-à-dire, la nuit fatale d'un grand peuple et la fondation de l'Empire romain, serait plus magnifique que la chute d'une seule reine, si Joas, en *rallumant le flambeau de David*, ne nous montrait dans le lointain le Messie et la révolution de toute la terre.

La même perfection se remarque dans les vers des deux poëtes : toutefois la poésie de Racine nous semble plus belle. Quel Hector paraît au premier moment devant Enée, quel il se montre à la fin : mais la pompe, mais *l'éclat emprunté* de Jésabel,

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage, »

suivi tout-à-coup, non d'une forme entière, mais

« . . . . . de lambeaux affreux
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux, »

est une sorte de changement d'état, de péripétie, qui donne au songe de Racine une beauté qui manque à celui de Virgile. Enfin, cette ombre d'une mère qui se baisse vers le lit de sa fille, comme pour s'y cacher, et qui se transforme tout-à-coup en *os et en chairs meurtris*, est une de ces beautés vagues, de ces circonstances effrayantes de la vraie nature du fantôme.

CHAPITRE XII.

Suite des MACHINES POÉTIQUES.

Voyage des Dieux Homériques. Satan, allant à la découverte de la Création.

Nous touchons à la dernière des machines poétiques, c'est-à-dire, aux *voyages* des êtres surnaturels. C'est une des parties du *merveilleux*, dans laquelle Homère s'est montré le plus sublime. Tantôt il

raconte que le char du Dieu vole comme la pensée d'un voyageur qui se rappelle, en un instant, les lieux qu'il a parcourus; tantôt il dit :

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs,
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut. (1)

Quoi qu'il en soit du génie d'Homère et de la majesté de ses dieux, son *merveilleux* et sa grandeur vont encore s'éclipser devant le *merveilleux* du christianisme.

Satan, arrivé aux portes de l'Enfer, que le Péché et la Mort lui ont ouvertes, se prépare à aller à la découverte de la création.

. . . . . Like a furna se mouth. (2)
. . . . . .
. . . . . The sudden view
Of all this world at once.

---

(1) Boileau dans Longin.

(2) Par. Lost. Book II, v. 888-1050; Book III, v. 501-544. Des vers passés çà et là.

« *Les portes de l'enfer s'ouvrent.....*
» vomissant comme la bouche d'une
» fournaise, des flocons de fumée et des
» flammes rouges. Soudain aux regards
» de Satan, se dévoilent les secrets de
» l'antique abyme; océan sombre et sans
» bornes, où les temps, les dimensions
» et les lieux viennent se perdre, où
» l'ancienne Nuit et le Chaos, aïeux de
» la nature, maintiennent une éternelle
» anarchie, au milieu d'une éternelle
» guerre, et règnent par la confusion.
» Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer,
» regarde dans le vaste gouffre, berceau
» et peut-être tombeau de la nature; il
» pèse en lui-même les dangers du voyage.
» Bientôt déployant ses ailes, et repoussant
» du pied le seuil fatal, il s'élève dans des
» tourbillons de fumée. Porté sur ce siége
» nébuleux, long-temps il monte avec
» audace; mais la vapeur graduellement
» dissipée, l'abandonne au milieu du
» vide. Surpris, il redouble en vain le

» mouvement de ses ailes, et comme un
» poids mort, il tombe.

» L'instant où je chante verrait encore
» sa chute, si l'explosion d'un nuage
» tumultueux rempli de soufre et de
» flamme, ne l'eût élancé à des hauteurs
» égales aux profondeurs où il était
» descendu. Jeté sur des terres molles et
» tremblantes, à travers les élémens épais
» ou subtils.... il marche, il vole, il nage,
» il rampe. A l'aide de ses bras, de ses
» pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes,
» les détroits, les montagnes. Enfin, une
» universelle rumeur, des voix et des
» sons confus viennent avec violence
» assaillir son oreille. Il tourne aussitôt
» son vol de ce côté, résolu d'aborder
» l'Esprit inconnu de l'abyme, qui réside
» dans ce bruit, et d'apprendre de lui le
» chemin de la lumière.

» Bientôt il apperçoit le trône du
» Chaos, dont le sombre pavillon s'étend
» au loin sur le gouffre immense. La Nuit,

» revêtue d'une robe noire, est assise à » ses côtés : fille aînée des Etres, elle » est l'épouse du Chaos. Le Hasard, le » Tumulte, la Confusion, la Discorde aux » mille bouches, sont les ministres de » ces divinités ténébreuses. Satan paraît » devant eux sans crainte.

« Esprits de l'Abyme, leur dit-il, » Chaos, et vous antique Nuit, je ne » viens point pour épier les secrets de vos » royaumes.... Apprenez-moi le chemin » de la lumière, etc. »

» Le vieux Chaos répond en mugissant: « Je te connais, ô étranger!.... Un monde » nouveau pend au-dessus de mon empire, » du côté où tes légions tombèrent. Vole, » et hâte-toi d'accomplir tes desseins. » Ravages, dépouilles, ruines, vous êtes » les espérances du Chaos! »

» Il dit : Satan plein de joie..... s'élève » avec une nouvelle vigueur; il perce » comme une pyramide de feu, l'atmos- » phère ténébreuse.... Enfin l'influence

» sacrée de la lumière commence à se
» faire sentir. Parti des murailles du ciel,
» un rayon pousse au loin, dans le sein
» des ombres, une douteuse et tremblante
» aurore : ici la nature commence, et le
» Chaos se retire. Guidé par ces mobiles
» blancheurs, Satan, comme un vaisseau
» long-temps battu de la tempête,
» reconnaît le port avec joie, et glisse plus
» doucement sur les vagues calmées. A
» mesure qu'il avance vers le jour, l'em-
» pyrée avec ses tours d'opales et ses portes
» de vivans saphirs, se découvre à sa vue.
» Enfin, il apperçoit au loin une haute
» structure, dont les marches magnifiques
» s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel.....
» Perpendiculairement au pied des degrés
» mystiques, s'ouvre un passage vers la
» terre..... Satan s'élance sur la dernière
» marche, et plongeant tout-à-coup ses
» regards dans les profondeurs au-dessous
» de lui, il découvre, avec un immense
» étonnement, tout l'univers à-la-fois. »

Pour tout homme impartial, une religion qui a fourni un tel *merveilleux*, et qui de plus a donné l'idée des amours d'Adam et d'Eve, n'est pas une religion *anti-poétique*. Qu'est-ce que Junon allant aux *bornes* de la terre en *Ethiopie*, auprès de Satan remontant du fond du chaos jusqu'aux frontières de la nature? Il y a même dans l'original un effet singulier que nous n'avons pu rendre, et qui tient, pour ainsi dire, au défaut général du morceau : les longueurs que nous avons retranchées semblent alonger la course du prince des Ténèbres, et donner au lecteur un sentiment vague de cet infini au travers duquel il a passé.

CHAPITRE XIII.

L'Enfer Chrétien.

Entre plusieurs différences qui distinguent l'Enfer chrétien du Tartare, une sur-tout est remarquable : ce sont les tourmens qu'éprouvent eux-mêmes les démons. Pluton, les Juges, les Parques et les Furies ne souffraient point avec les coupables. Les douleurs de nos puissances infernales sont donc un *moyen de plus* pour l'imagination, et conséquemment un *avantage poétique* de notre enfer sur l'enfer des anciens.

Dans les champs Cimmériens de l'Odyssée, le vague des lieux, les ténèbres, l'incohérence des objets, la fosse où les ombres viennent boire le sang, donnent au tableau quelque chose de formidable, et qui peut-être ressemble plus à l'enfer chrétien, que le Ténare de Virgile. Dans celui-ci, l'on remarque les

les progrès des dogmes philosophiques de la Grèce. Les Parques, le Cocyte, le Styx se retrouvent dans les ouvrages de Platon. Là commence une distribution de châtimens et de récompenses inconnue à Homère. Nous avons déjà fait remarquer (1) que le malheur, l'indigence et la faiblesse étaient, après le trépas, relégués, par les païens, dans un monde aussi pénible que celui-ci. La religion de Jesus-Christ n'a point ainsi sevré nos ames. Nous savons qu'au sortir de ce monde de tribulations, nous autres misérables, nous trouverons un lieu de repos, et si nous avons eu soif de la justice dans le temps, nous en serons rassasiés dans l'éternité. *Sitiunt justitiam..... ipsi saturabuntur.* (2)

(1) Première partie, sixième livre.

(2) L'injustice des dogmes infernaux était si manifeste chez les anciens, que Virgile même n'a pu s'empêcher de le remarquer.

. . . . *Sortemque animo miseratus iniquam.*

Si la philosophie est satisfaite, il ne nous sera pas très-difficile peut-être de convaincre les Muses. A la vérité, nous n'avons point d'Enfer chrétien traité d'une manière irréprochable. Ni le Dante, ni le Tasse, ni Milton ne sont parfaits dans la peinture des lieux de douleur. Cependant quelques morceaux excellens échappés à ces grands maîtres, prouvent que si toutes les parties du tableau avaient été retouchées avec le même soin, nous posséderions des enfers aussi poétiques que ceux d'Homère et de Virgile.

CHAPITRE XIV.

PARALLÈLE DE L'ENFER ET DU TARTARE.

Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables.

L'ENTRÉE de l'Averne, dans le sixième livre de l'Enéide, offre des vers d'un travail achevé.

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos ditis vacuas et inania regna.
. . . . . .
Pallentesque habitant morbi, tristisque senectus,
Et metus, et malesuada fames, et turpis egestas,
Terribiles visu formæ; letumque laborque,
Tum consanguineus leti sopor, et mala mentis
Gaudia.

Il suffit de savoir lire le latin, pour être frappé de l'harmonie lugubre de ces vers. Vous entendez d'abord mugir la caverne où marchent la Sibylle et Enée:

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram ; puis tout à-coup vous entrez dans des *espaces déserts*, dans les *royaumes du vide ; perque domos ditis vacuas et inania regna.* Viennent ensuite des syllabes sourdes et pesantes, qui rendent admirablement les pénibles soupirs des enfers. *Tristisque senectus, et metus — letumque laborque ;* consonnances qui prouvent, au reste, que les anciens n'ignoraient pas l'espèce de beauté attachée à la rime. Les Latins, ainsi que les Grecs, employaient la répétition des sons dans les peintures pastorales, et dans les harmonies tristes.

Le Dante, comme Enée, erre d'abord dans une forêt, qui cache l'entrée de son enfer ; rien n'est plus effrayant que cette solitude. Bientôt il arrive à la porte, où se lit la fameuse inscription :

Per me si và, nella città dolente :
Per me si và, nell' eterno dolore :
Per me si và, tra la perduta gente.
. . . . . .
Laìsat' ogni speranza, voi ch' entrate.

Voilà précisément la même sorte de beautés que dans le poëte latin. Toute oreille sera frappée de la cadence monotone de ces rimes redoublées, où semble retentir et expirer cet éternel cri de douleur, qui remonte du fond de l'abyme. Dans les trois *per me si và*, on croit entendre le *glas* de l'agonie du chrétien. Le *lassat' ogni speranzu* est comparable au plus grand trait de l'Enfer de Virgile.

Milton, à l'exemple du poëte de Mantoue, a placé la mort à l'entrée de son enfer, (*Letum.*) Et le péché, qui n'est que le *mala mentis gaudia, les joies coupables du cœur.* Il décrit ainsi la première :

. . . . . *The other shape*, etc.

« L'autre forme (si on peut appeler » de ce nom ce qui n'avait point de » formes), se tenait debout à la porte. » Elle était sombre comme la nuit, hagarde

» comme dix furies; sa main brandissait
» un dard affreux, et sur cette partie qui
» semblait sa tête, elle portait l'apparence
» d'une couronne. »

Jamais fantôme n'a été représenté d'une manière plus vague et plus terrible. L'origine de la Mort, racontée par le Péché, la manière dont les échos de l'Enfer répètent le nom redoutable, lorsqu'il est prononcé pour la première fois, tout cela est une sorte de noir sublime, inconnu de l'antiquité. (1)

---

(1) M. Harris, dans son Hermès, a remarqué que le genre masculin, attribué à la Mort par Milton, forme ici une grande beauté. S'il avait dit *shook her dart*, au lieu de *shook his dart*, une partie du sublime disparaissait. La mort est aussi du genre masculin en grec, ἄνακτος. Racine même l'a fait de ce genre dans notre langue,

« La mort est le *seul Dieu* que j'osais implorer. »

Que penser maintenant de la critique de Voltaire, qui n'a pas su, ou qui a feint

En avançant dans les enfers, nous suivrons Enée au champ des larmes, *lugentes campi.* Il y rencontre la malheureuse Didon ; il l'apperçoit dans les ombres d'une forêt, *comme on voit, ou*

---

d'ignorer, que la mort, *death* en anglais, pouvait être à volonté du genre masculin, féminin ou neutre ? car on lui peut appliquer également les trois pronoms *her*, *his* et *its*. Voltaire n'est pas plus heureux sur le mot *sin*, *péché*, dont le genre féminin le scandalise. Pourquoi ne se fâchait-il pas aussi contre ces vaisseaux, *ships*, *man of war*, qui sont (ainsi qu'en latin et en vieux français) si bizarrement du genre féminin ? En général, tout ce qui a *étendue*, *capacité* (c'est la remarque de M. Hermès) ; tout ce qui est de nature à contenir, se met en anglais au féminin, et cela par une logique simple, et même touchante, car elle découle de la *maternité ;* tout ce qui implique *faiblesse* ou *séduction* suit la même loi. De-là Milton a pu et dû, en personnifiant le péché, le faire du genre féminin.

comme on croit voir la lune nouvelle se lever à travers les nuages.

Qualem primo qui surgere mense
Aut videt aut vidisse putat per nubila lunam.

Ce morceau est d'un goût exquis; mais le Dante est peut-être aussi touchant dans la peinture des *campagnes des pleurs*. Virgile a placé les amans au milieu des bois de myrte et dans des allées solitaires; le Dante a jeté les siens dans un air vague et parmi des tempêtes qui les entraînent éternellement: l'un a donné pour punition à l'amour ses propres rêveries, l'autre en a cherché le supplice dans l'image des désordres que cette passion fait naître. Le Dante arrête un couple malheureux au milieu d'un tourbillon; Françoise d'Arimino, interrogée par le poëte, lui raconte ses malheurs et son amour.

Noi leggevamo, etc. . . . . .
. . . . . .

« Nous lisions un jour, dans un doux » loisir, comment l'amour vainquit

» Lancelot. J'étais seule avec mon amant,
» et nous étions sans défiance : plus d'une
» fois nos visages pâlirent, et nos yeux
» troublés se rencontrèrent ; mais un
» seul instant nous perdit tous deux.
» Lorsqu'enfin l'heureux Lancelot cueille
» le baiser désiré, alors celui qui ne me
» sera plus ravi, colla sur ma bouche ses
» lèvres tremblantes ; et nous laissâmes
» échapper le livre, par qui nous fut
» révélé le mystère de l'amour. » (1)

Quelle simplicité admirable dans le récit de Françoise, quelle délicatesse dans le trait qui le termine ! Virgile n'est

---

(1) Nous empruntons la traduction de Rivarol. Si toutefois nous osions proposer nos doutes, peut-être que ce tour élégant, *nous laissâmes échapper le livre, par qui nous fut révélé le mystère de l'amour*, ne rend pas tout-à-fait la naïveté de ce vers :

Quel giorno più non vi leggemmo avante.

pas plus chaste dans le quatrième livre de l'Enéide, lorsque Junon donne le signal, *dant signum*. C'est encore au christianisme que ce morceau doit une partie de son pathétique; Françoise est punie pour n'avoir pas su résister à son amour, et pour avoir trompé la foi conjugale: la justice inflexible de la religion contraste avec la pitié que l'on ressent pour une faible femme.

Non loin du champ des larmes, Enée voit le champ des guerriers; il y rencontre *Déiphobe* cruellement mutilé. Son histoire est intéressante, mais le seul nom d'Ugolin rappelle un morceau fort supérieur. On conçoit que Voltaire n'ait vu dans les feux d'un enfer chrétien, que des objets burlesques; cependant ne vaut-il pas mieux pour le poëte y trouver le comte Ugolin, et matière à des vers aussi beaux, à des épisodes aussi tragiques?

Lorsque nous passons de ces détails à une vue générale de l'*Enfer* et du

Tartare, nous voyons dans celui-ci les Titans foudroyés, Ixion menacé de la chute d'un rocher, les Danaïdes avec leur tonneau, Tantale trompé par les ondes, etc.

Soit que l'on commence à s'accoutumer à l'idée de ces tourmens; soit qu'ils n'aient rien en eux-mêmes qui produise le terrible, parce qu'ils se mesurent sur des fatigues connues dans la vie; il est certain qu'ils font peu d'impression sur l'esprit. Mais voulez-vous être remué; voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre; voulez-vous connaître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang? descendez dans l'enfer du Dante. Ici, des ombres sont ballottées par les tourbillons d'une tempête; là, des sépulcres embrasés renferment les fauteurs de l'hérésie. Les tyrans sont plongés dans un fleuve de sang tiède; les suicides, qui ont dédaigné la noble nature de l'homme, ont rétrogradé

vers la plante, ils sont transformés en arbres rachitiques, qui croissent dans un sable brûlant, et dont les harpies arrachent sans cesse des rameaux. Ces ames ne reprendront point leurs corps au jour de la résurrection; elles le traîneront dans l'affreuse forêt, pour le suspendre aux branches des arbres, auxquelles elles sont attachées.

Si l'on dit qu'un auteur grec ou romain eût pu faire un Tartare aussi formidable que l'enfer du Dante, cela d'abord ne conclurait rien contre les moyens poétiques de la religion chrétienne; mais il suffit d'ailleurs d'avoir quelque connaissance du génie de l'antiquité, pour convenir que le ton sombre de l'enfer du Dante, ne se trouve point dans la théologie païenne, et qu'il appartient aux dogmes menaçans de notre Foi.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Du Purgatoire.

On avouera du moins que le *Purgatoire* offre aux poëtes chrétiens un genre de *merveilleux* inconnu de l'antiquité (1), (*). Il n'y a peut-être rien de plus favorable aux Muses, que ce lieu de purification, placé sur les confins de la douleur et de la joie, où viennent se réunir les sentimens confus du bonheur et de l'infortune. La gradation des souffrances en raison des fautes passées, ces ames, plus ou moins heureuses, plus ou moins brillantes, selon

(1) On trouve quelque trace de ce dogme dans Platon et dans la doctrine de Zénon. (*Vid.* Diog. Laert. Les poëtes paraissent aussi en avoir eu quelqu'idée. (*Æneid.* lib. VI.) Mais tout cela est vague, sans suite et sans but.

(*) *Voyez* la note D à la fin du volume.

qu'elles approchent plus ou moins de la double éternité des plaisirs ou des peines, pourraient fournir des sujets touchans au pinceau. Le Purgatoire surpasse en poésie le Ciel et l'Enfer, en ce qu'il présente un avenir qui manque aux deux premiers.

Dans l'Elysée antique, le fleuve du Léthé n'avait point été inventé sans beaucoup de grâce; mais toutefois on ne saurait dire que les ombres qui renaissaient à la vie sur ses bords, présentassent la même progression poétique vers le bonheur que les ames du *Purgatoire*. Quitter les campagnes des Mânes heureux pour revenir dans ce monde, c'était passer d'un état parfait à un état qui l'était moins; c'était rentrer dans le cercle, renaître pour mourir, voir ce qu'on avait vu. Toute chose dont l'esprit peut mesurer l'étendue, est petite : le cercle, qui chez les anciens exprimait l'éternité, pouvait être une image grande et vraie; cependant il nous semble qu'elle tue l'imagination, en la

forçant de tourner dans ce cerceau redoutable. La ligne droite prolongée sans fin, serait peut-être plus belle, parce qu'elle jetterait la pensée dans un vague effrayant, et ferait marcher de front trois choses qui paraissent s'exclure, l'espérance, la mobilité et l'éternité.

Le rapport à établir entre le châtiment et l'offense peut produire ensuite dans le Purgatoire tous les charmes du sentiment. Que de peines ingénieuses réservées à une mère trop tendre, à une fille trop crédule, à un jeune homme trop ardent! Et certes, puisque les vents, les feux, les glaces prêtent leurs violences aux tourmens de l'Enfer, pourquoi ne trouverait-on pas des souffrances plus douces dans les chants du rossignol, dans les parfums des fleurs, dans le bruit des fontaines, ou dans les affections purement morales? Homère et Ossian ont chanté les *plaisirs de la douleur* : χρυερου τε τερπωμεσθα γοιιιο, *the joy of grief*.

Une autre source de poésie qui découle du Purgatoire, est ce dogme par qui nous sommes enseignés que les prières et les bonnes œuvres des mortels hâtent la délivrance des ames. Admirable commerce entre le fils vivant et le père décédé ! entre la mère et la fille ! entre l'époux et l'épouse ! entre la vie et la mort ! Que de choses attendrissantes dans cette doctrine ! Ma vertu, à moi chétif mortel, devient un bien commun pour tous les chrétiens ; et de même que j'ai été atteint du péché d'Adam, ma justice est passée en compte aux autres. Poëtes chrétiens, les prières de vos Nisus atteindront un Euryale au-delà du tombeau ; vos riches pourront partager leur superflu avec le pauvre ; et pour le plaisir qu'ils auront eu à faire cette simple, cette agréable action, Dieu les en récompensera encore, en retirant leur père et leur mère d'un lieu de peines ! C'est une belle chose d'avoir, par l'attrait de l'amour, forcé le cœur de l'homme

à la vertu, et de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une ame délivrée, une place éternelle à la table du Seigneur.

CHAPITRE XVI.

Le Paradis.

Le trait qui distingue essentiellement le *Paradis* de l'*Elysée*, c'est que dans le premier, les ames saintes habitent le Ciel avec Dieu et les Anges, et que dans le dernier, les ombres heureuses sont séparées de l'Olympe. Le système philosophique de Platon et de Pythagore, qui divise l'ame en deux essences, *le char subtil* qui s'envole au-dessous de la lune, et l'*esprit* qui remonte vers la divinité; ce système, disons-nous, n'est pas de notre compétence, et nous ne parlons que de la théologie poétique.

Nous avons fait voir dans plusieurs endroits de cet ouvrage, la différence qui existe entre la félicité des Elus et celle des Mânes de l'Elysée. Autre est de danser et de faire des festins ; autre de connaître la nature des choses, de lire dans l'avenir, de voir les révolutions des globes ; enfin, d'être comme associé à l'omni-science, sinon à la toute-puissance de Dieu. Il est pourtant extraordinaire qu'avec tant d'avantages, les poëtes chrétiens aient échoué dans la peinture du Ciel. Les uns ont péché par timidité comme le Tasse et Milton ; les autres par fatigue comme le Dante, par philosophie comme Voltaire, ou par abondance comme Klopstock (1). Il y a donc un écueil caché dans ce sujet ; voici quelles sont nos conjectures à cet égard.

(1) C'est une chose assez bizarre, que Chapelain, qui a créé des chœurs de martyrs, de vierges et d'apôtres, ait seul placé le paradis chrétien dans son véritable jour.

Il est de la nature de l'homme de ne sympathiser qu'avec les choses qui ont des rapports avec lui, et qui le saisissent par un certain côté, tel, par exemple, que le malheur. Le ciel, où règne une félicité sans bornes, est trop au-dessus de la condition humaine, pour que l'ame soit fort touchée du bonheur des élus; on ne s'intéresse guère à des êtres parfaitement heureux. C'est pourquoi les poëtes ont mieux réussi dans la description des enfers; du moins l'humanité est ici, et les tourmens des coupables nous rappellent les chagrins de notre vie; nous nous attendrissons sur les infortunes des autres, comme les esclaves d'Achille, qui, en répandant beaucoup de larmes sur la mort de Patrocle, pleuraient secrétement leurs propres malheurs.

Pour éviter la froideur qui résulte de l'éternelle et toujours semblable félicité des justes, on pourrait essayer d'établir dans le ciel une espérance, une attente

quelconque de plus de bonheur ou d'une époque inconnue dans la révolution des êtres ; on pourrait rappeler davantage les choses humaines, soit en en tirant des comparaisons, soit en donnant des affections, et même des passions aux élus : l'Ecriture nous parle des *espérances* et des saintes *tristesses du ciel*. Pourquoi donc n'y aurait-il pas dans le paradis, des pleurs tels que les saints peuvent en répandre (1) ? Par ces divers moyens, on ferait naître des harmonies entre notre nature bornée, et une constitution plus sublime, entre nos fins rapides et les choses éternelles : nous serions moins portés à regarder comme une fiction, un bonheur qui, semblable au nôtre, serait mêlé de changement et de larmes.

(1) Milton a saisi cette idée, lorsqu'il représente les anges consternés à la nouvelle de la chute de l'homme, et Fénélon donne le même mouvement de pitié aux ombres heureuses.

D'après ces considérations sur l'usage du *merveilleux* chrétien dans la poésie, on peut du moins douter que le *merveilleux* du paganisme ait sur le premier un avantage aussi grand qu'on l'a généralement supposé. On oppose toujours Milton, avec ses défauts, à Homère avec ses beautés : mais supposons que le chantre d'*Eden* fût né en France, sous le siècle de Louis XIV, et qu'à la grandeur naturelle de son génie, il eût joint le goût de Racine et de Boileau ; nous demandons quel fût devenu alors le *Paradis perdu*, et si le *merveilleux* de ce poëme n'eût pas égalé celui de l'Iliade et de l'Odyssée ? Si nous jugions la mythologie d'après la Pharsale, ou même d'après l'Enéide, en aurions-nous la brillante idée que nous en a laissée le père des grâces, l'inventeur de la ceinture de Vénus ? Quand nous aurons, sur un sujet chrétien, un ouvrage aussi parfait dans son genre que les ouvrages d'Homère,

nous pourrons nous décider en faveur du *merveilleux* de la fable, ou du *merveilleux* de notre religion ; jusqu'alors il sera permis de douter de la vérité de ce précepte de Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mystères terribles,
> D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.

Au reste, nous pouvions nous dispenser de faire lutter le christianisme avec la mythologie, sous le seul rapport du *merveilleux*. Nous ne sommes entrés dans cette étude, que par surabondance de moyens, et pour montrer les ressources de notre cause. Nous pouvions trancher la question d'une manière simple et péremptoire : car, fût-il certain, comme il est douteux, que le christianisme ne pût fournir un *merveilleux* aussi riche que celui de la fable, encore est-il vrai qu'il a une certaine poésie de l'ame, une sorte d'imagination du cœur, dont on ne trouve aucune trace dans la mythologie.

Or, les beautés touchantes qui émanent de cette source, feraient seules une ample compensation pour les ingénieux mensonges de l'antiquité.

Tout est machine et ressort, tout est extérieur, tout est fait pour les yeux dans les tableaux du paganisme ; tout est sentiment et pensée, tout est intérieur, tout est créé pour l'ame dans les peintures de la religion chrétienne. Quel charme de méditation ! quelle profondeur de rêverie ! Il y a plus d'enchantement dans une de ces larmes que le christianisme fait répandre au fidèle, que dans toutes les riantes erreurs de la mythologie. Avec une *Notre-Dame des Douleurs*, une *Mère de Pitié*, quelque saint obscur, patron de l'aveugle et de l'orphelin, un auteur peut écrire une page plus attendrissante qu'avec tous les dieux du Panthéon. C'est bien là aussi de la *poésie!* c'est bien là du *merveilleux!* Mais voulez-vous du *merveilleux* plus sublime ?

contemplez la vie et les douleurs du Christ, et souvenez-vous que votre *Dieu* s'est appelé le *Fils de l'homme !* Nous osons le prédire : un temps viendra que l'on sera étonné d'avoir pu méconnaître les beautés qui existent dans les seuls noms, dans les seules expressions du christianisme ; l'on aura de la peine à comprendre comment on a pu se moquer de cette religion, de la raison et du malheur.

Ici finissent les relations directes du christianisme et des muses, puisque nous avons achevé de l'envisager *poétiquement* dans ses rapports avec les *hommes*, et dans ses rapports avec les *êtres surnaturels*. Nous couronnerons ce que nous avons dit sur ce sujet, par une vue générale de l'Ecriture : c'est la source où Milton, le Dante, le Tasse et Racine ont puisé une partie de leurs merveilles, comme les poëtes de l'antiquité ont emprunté leurs grands traits d'Homère.

SECONDE

SECONDE PARTIE.

POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ecriture et de son excellence.

C'EST un corps d'ouvrage bien singulier, que celui qui commence par la Genèse, et qui finit par l'Apocalypse; qui s'annonce par le style le plus clair, et qui se termine par le ton le plus figuré. Ne dirait-on pas que tout est grand et simple dans Moïse, comme cette création du monde,

et cette innocence des hommes primitifs, qu'il nous peint; et que tout est terrible et hors de la nature dans le dernier prophète, comme ces sociétés corrompues et cette fin du monde qu'il nous représente?

Les productions les plus étrangères à nos mœurs, les livres sacrés des nations infidèles, le Zend-Avesta des Parsis, le Veidame des Brames, le Coran des Turcs, les Edda des Scandinaves, les maximes de Confucius, les poëmes Sanscrits, ne nous surprennent point, nous y retrouvons la chaîne ordinaire des idées humaines; ils ont quelque chose de commun entre eux, et dans le ton et dans la pensée. La Bible seule ne ressemble à rien: c'est un monument détaché des autres. Expliquez-la à un Tartare, à un Caffre, à un Canadien; mettez-la entre les mains d'un bonze ou d'un derviche; ils en seront également étonnés. Fait qui tient du miracle! Vingt auteurs, vivant à des époques très-éloignées les unes des

autres, ont travaillé aux livres saints, et quoiqu'ils aient employé vingt styles divers, ces styles, toujours inimitables, ne se rencontrent dans aucune composition. Le Nouveau-Testament, si différent de l'Ancien par le ton, partage néanmoins avec celui-ci cette étonnante originalité.

Ce n'est pas la seule chose extraordinaire, que les hommes s'accordent à trouver dans l'Ecriture : ceux qui ne veulent pas croire à l'authenticité de la Bible, croient pourtant, en dépit d'eux-mêmes, à quelque chose dans cette même Bible. Déistes et athées, grands et petits, attirés par je ne sais quoi d'inconnu, ne laissent pas de feuilleter sans cesse l'ouvrage que les uns admirent, et que les autres dénigrent. Il n'y a pas une position dans la vie, pour laquelle on ne puisse rencontrer, dans la Bible, un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement que tous les événemens possibles, heureux ou

malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences, dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture :

L'origine du monde et l'annonce de sa fin.

La base des sciences humaines.

Les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille, jusqu'au despotisme; depuis l'âge pastoral, jusqu'au siècle de corruption.

Les préceptes moraux, applicables à la prospérité et à l'infortune, aux rangs les plus élevés comme aux rangs les plus humbles de la vie.

Enfin, toutes les sortes de styles; styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'il y a trois Styles principaux dans l'Ecriture.

ENTRE ces styles divins, trois sur-tout se font remarquer.

1.° Le style historique, tel que celui de la Genèse, du Deutéronome, de Job, etc.

2.° La poésie sacrée, telle qu'elle existe dans les pseaumes, dans les prophètes et dans les traités moraux, etc.

3.° Le style évangélique.

Le premier de ces trois styles, avec un charme plus grand qu'on ne peut dire, tantôt imite la narration de l'Epopée, comme dans l'aventure de Joseph, tantôt emprunte les mouvemens de l'ode, comme après le passage de la mer Rouge; ici soupire les élégies du saint Arabe; là chante avec Ruth d'attendrissantes bucoliques.

Ce peuple, dont tous les pas sont marqués par des phénomènes; ce peuple pour qui le soleil s'arrête, le rocher verse des eaux, le ciel prodigue la manne; ce peuple ne pouvait avoir des fastes ordinaires. Les formes connues changent à son égard : ses révolutions sont tour-à-tour racontées avec la trompette, la lyre et le chalumeau, et le style de son histoire est lui-même un continuel miracle, qui porte témoignage de la vérité des miracles dont il perpétue le souvenir.

On est merveilleusement étonné d'un bout de la Bible à l'autre. Qu'y a-t-il de comparable à l'ouverture de la Genèse? Cette simplicité du langage, en raison inverse de la magnificence des faits, nous semble le dernier effort du génie.

In principio creavit Deus cœlum et terram.

Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Dixitque Deus : fiat lux. Et facta est lux. Et vidit Deus lucem quod esset bona : et divisit lucem à tenebris. (*)

On ne montre pas comment un pareil style est beau ; et si quelqu'un le critiquait, on ne saurait que répondre. Nous nous contenterons d'observer que Dieu qui voit la lumière, et qui, comme un *homme* content de son ouvrage, s'applaudit lui-même et la trouve bonne, est un de ces traits qui ne sont point dans l'ordre des choses humaines ; cela ne tombe point naturellement dans l'esprit. Homère et Platon, qui parlent des dieux avec tant de sublimité, n'ont rien de semblable à cette naïveté imposante : c'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles, mais c'est toujours Dieu.

Quand on songe que Moïse est le plus ancien historien du monde ; quand on

(*) *Voyez* la note E à la fin du volume.

remarque qu'il n'a mêlé aucune fable à ses récits ; quand on le considère comme le libérateur d'un grand peuple, comme l'auteur d'une des plus belles législations connues, et comme l'écrivain le plus sublime qui ait jamais existé ; lorsqu'on le voit flotter dans son berceau sur le Nil, se cacher ensuite dans les déserts pendant plusieurs années, puis revenir pour entr'ouvrir la mer, faire couler les sources du rocher, s'entretenir avec Dieu dans la nue, et disparaître enfin sur le sommet d'une montagne ; on entre dans un grand étonnement : mais lorsque sous les rapports chrétiens, on vient à penser que l'histoire des Israélites est non-seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes ; que chaque fait est double, et contient en lui-même une *vérité historique* et un *mystère ;* que le peuple Juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant, dans ses

aventures, tout ce qui est arrivé, et tout ce qui doit arriver dans l'univers; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion pour une autre montagne, la terre promise pour une autre terre, et la vocation d'Abraham pour une autre vocation; lorsqu'on fait réflexion que l'homme *moral* est aussi caché sous l'homme *physique* dans cette histoire; que la chute d'Adam, le sang d'Abel, la nudité violée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les flots de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, dans les races maudites descendues de Cham, qui habitent une des plus belles parties de la terre (1); enfin, quand on voit le fils promis à David, venir à point nommé,

(1) Les Nègres.

rétablir la vraie morale et la vraie religion, réunir les peuples, substituer le sacrifice de l'homme intérieur aux holocaustes sanglans; alors on manque de paroles, ou l'on est prêt à s'écrier avec le prophète : « Dieu est notre roi avant tous les temps. » *Deus autem rex noster antè sæcula.*

C'est dans Job que le style historique de la Bible prend, comme nous l'avons dit, le ton de l'élégie. Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'ame au degré où elle a été portée par le saint Arabe, pas même Jérémie, *qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs*, comme parle Bossuet. Il est vrai que les images, empruntées de la nature du midi, les sables du désert, le palmier solitaire, la montagne stérile, conviennent singulièrement au langage et au sentiment d'un cœur malheureux; mais il y a dans la mélancolie de Job quelque chose de surnaturel. L'homme *individuel*, si misérable

qu'il soit, ne peut tirer de tels soupirs de son ame. Job est la figure de l'*humanité souffrante*, et l'écrivain inspiré a trouvé assez de plaintes, pour la multitude des maux partagés entre la race humaine. De plus, comme dans l'Ecriture tout a un rapport final avec la nouvelle alliance, on pourrait croire que les élégies de Job se préparaient aussi pour les jours de deuil de l'Eglise de Jesus-Christ : Dieu faisait composer, par ses prophètes, des cantiques funèbres dignes des morts chrétiens, deux mille ans avant que ces morts sacrés eussent conquis la vie éternelle.

« Puisse périr le jour où je suis né, » et la nuit en laquelle il a été dit : Un » homme a été conçu ! » (1)

(1) Job, cap. 3, v. 3. Nous nous servons de la traduction de Sacy, à cause des personnes qui y sont accoutumées ; cependant nous nous en éloignerons quelquefois, lorsque l'Hébreu, les Septante ou la Vulgate même donneront un sens plus fort et plus beau.

Etrange manière de gémir ! Il n'y a que l'Ecriture qui ait jamais parlé ainsi.

« Je dormirais dans le silence, et je » reposerais dans mon sommeil. » (1)

Cette expression, *je reposerais dans* MON *sommeil*, est une chose frappante; mettez *le* sommeil, tout disparaît. Bossuet a dit : *Dormez* VOTRE *sommeil, riches de la terre, et demeurez dans* VOTRE *poussière.* (2)

« Pourquoi le jour a-t-il été donné au » misérable, et la vie à ceux qui sont » dans l'amertume du cœur ? » (3)

Jamais les entrailles de l'homme n'ont fait sortir de leur profondeur un cri plus douloureux.

---

(1) Job, cap. 3. v. 13.
(2) Orais. fun. du chanc. Le Tel.
(3) Job, cap. 3, v. 20.

« L'homme

« L'homme né de la femme vit peu de » temps, et il est rempli de beaucoup de » misères. »

Cette circonstance, *né de la femme*, est une redondance merveilleuse; on voit toutes les infirmités de l'homme dans celle de sa mère. Le style le plus recherché ne peindrait pas la vanité de la vie avec la même force que ce peu de mots: « Il vit *peu de temps*, et il est rempli de *beaucoup* de misères. »

Au reste, tout le monde connaît ce passage où Dieu daigne justifier sa puissance devant Job, en confondant la raison de l'homme; c'est pourquoi nous n'en parlons point ici.

Le troisiéme caractère sous lequel il nous resterait à envisager le style *historique* de la Bible, est le caractère pastoral; mais nous aurons occasion d'en traiter avec quelqu'étendue dans les deux chapitres suivans.

Quant au second style général des saintes lettres, à savoir la *poésie sacrée*, une foule de critiques s'étant exercés sur ce sujet, il serait superflu de nous y arrêter. Qui n'a lu les chœurs d'Esther et d'Athalie, les odes de Rousseau et de Malherbe? Le traité du docteur Lowth est entre les mains de tous les littérateurs, et La Harpe a donné en prose une traduction estimée du psalmiste.

Enfin, le troisième et dernier style des livres saints, est celui du *Nouveau-Testament*. C'est là que la sublimité des prophètes se change en une tendresse non moins sublime; c'est là que parle l'Amour divin; c'est là que le *Verbe* s'est réellement *fait chair*. Quelle onction! quelle simplicité! La religion du Fils de Marie est comme l'essence des diverses religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles. On peut peindre en quelques mots le caractère du style évangélique: c'est un ton d'autorité paternelle, mêlé

à je ne sais quelle indulgence de frère, à je ne sais quelle commisération d'un Dieu qui pour nous racheter, a daigné devenir fils et frère des hommes.

Au reste, plus on lit les Epîtres des Apôtres, sur-tout celles de saint Paul, et plus on est étonné : on ne sait quel est cet homme qui dans une espèce de prône commun, dit familièrement des mots sublimes, jette les regards les plus profonds sur le cœur humain, explique la nature du souverain Etre, et prédit l'avenir. (*)

(*) *Voyez* la note F à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Parallèle de la Bible et d'Homère.

Termes de comparaison.

On a tant écrit sur la Bible, on l'a tant de fois commentée, que le seul moyen qui reste peut-être aujourd'hui d'en faire sentir les beautés, c'est de la rapprocher des poëmes d'Homère. Consacrés par les siècles, ces poëmes ont reçu du temps une espèce de sainteté qui justifie le parallèle et écarte toute idée de profanation. Si Jacob et Nestor ne sont pas de la même famille, ils sont du moins l'un et l'autre des premiers jours du monde, et l'on sent qu'il n'y a qu'un pas des palais de Pilos aux tentes d'Ismaël.

Comment la Bible est plus belle qu'Homère ; quelles sont les ressemblances et les différences qui existent entre

elle et les ouvrages de ce poëte : voilà ce que nous nous proposons de rechercher dans ces chapitres. Considérons ces deux monumens qui, comme deux colonnes solitaires, sont placés à la porte du temple du Génie, et en forment le simple péristile.

Et d'abord, c'est une chose assez curieuse de voir lutter de front les deux langues les plus anciennes du monde; langues dans lesquelles Moïse et Lycurgue ont publié leurs lois, et Pindare et David chanté leurs hymnes.

L'hébreu, concis, énergique, presque sans inflexion dans ses verbes, exprimant vingt nuances de la pensée, par la seule apposition d'une lettre, annonce l'idiome d'un peuple qui, par une alliance remarquable, unit à la simplicité primitive une connaissance approfondie des hommes.

Le grec montre dans ses conjugaisons perplexes, dans ses inflexions, dans sa diffuse éloquence, une nation d'un génie

imitatif et sociable ; une nation gracieuse et vaine, mélodieuse et prodigue de paroles.

L'hébreu veut-il composer un verbe ? Il n'a besoin que de connaître les trois lettres radicales, qui forment au singulier la troisième personne du prétérit. Il a à l'instant même tous les temps et tous les modes, en ajoutant quelques lettres *serviles*, avant, après, ou entre les trois lettres radicales.

Bien plus embarrassée est la marche du grec. Il faut considérer la *caractéristique*, la *terminaison*, l'*augment*, et la *pénultième* de certaines *personnes* des *temps* des verbes ; choses d'autant plus difficiles à connaître, que la *caractéristique* se perd, se transpose ou se charge d'une lettre inconnue, selon la lettre même devant laquelle elle se trouve placée.

Ces deux conjugaisons hébraïque et grecque, l'une si simple et si courte,

l'autre si composée et si longue, semblent porter l'empreinte de l'esprit et des mœurs des peuples qui les ont formées : la première retrace le langage concis du Patriarche qui va seul visiter son voisin au puits du palmier; la seconde rappelle la prolixe éloquence du Pélasge qui se présente à la porte de son hôte.

Si vous prenez au hasard quelque substantif grec ou hébreu, vous découvrirez encore mieux le génie des deux langues. *Nesher*, en hébreu, signifie un *aigle*; il vient du verbe *shur*, *contempler*, parce que l'aigle fixe le soleil.

Aigle en grec se rend par *ἀιετος*, *vol rapide*.

Israël a été frappé de ce que l'aigle a de plus sublime : il l'a vu immobile sur le rocher de la montagne, regardant l'astre du jour à son réveil.

Athènes n'a apperçu que le vol de l'aigle, sa fuite impétueuse, et ce mouvement qui convenait au propre mouvement

du génie des Grecs. Telles sont précisément ces images de *soleil*, de *feux*, de *montagnes*, si souvent employées dans la Bible, et ces peintures de *bruits*, de *courses*, de *passages*, si multipliées dans Homère. (1)

Nos termes de comparaison seront :

La simplicité ;

L'antiquité des mœurs ;

La narration ;

La description ;

Les comparaisons, ou les images ;

---

(1) *Aïtos*, paraît tenir à l'hébreu AIT, s'élancer avec fureur, à moins qu'on ne le dérive d'ATE, devin, ATH, prodige ; on retrouverait ainsi l'art de la divination dans une étymologie. L'*aquila* des latins vient manifestement de l'hébreu *aouik*, *animal à serres*. L'*a* n'est qu'une terminaison latine ; *u* se doit prononcer *ou*. Quant à la transposition du *k* et son changement en *q*, c'est peu de chose.

Le sublime.

Examinons le premier terme.

1.° *Simplicité.*

La simplicité de la Bible est plus courte et plus grave ; la simplicité d'Homère plus longue et plus riante.

La première est sentencieuse, et revient aux mêmes locutions pour exprimer des choses nouvelles.

La seconde aime à s'étendre en paroles, et répète souvent dans les mêmes phrases ce qu'elle vient déjà de dire.

La simplicité de l'Ecriture est celle d'un antique prêtre, qui, plein des sciences divines et humaines, dicte du fond du sanctuaire les oracles précis de la sagesse.

La simplicité du poëte de Chio est celle d'un vieux voyageur, qui raconte au foyer de son hôte, ce qu'il a appris dans le cours d'une vie longue et traversée.

2.° *Antiquité des mœurs.*

Les fils des pasteurs d'Orient gardent les troupeaux comme les fils des rois

d'Ilion ; mais lorsque Pâris retourne à Troie, il habite un palais, parmi des esclaves et des voluptés.

Une tente, une table frugale, des serviteurs rustiques, voilà tout ce qui attend les enfans de Jacob chez leur père.

Un hôte se présente-t-il chez un prince dans Homère? des femmes, et quelquefois la fille même du roi, conduisent l'étranger au bain. On le parfume, on lui donne à laver dans des aiguières d'or et d'argent, on le revêt d'un manteau de pourpre, on le conduit dans la salle du festin, on le fait s'asseoir dans une belle chaise d'ivoire, ornée d'un beau marchepied. Des esclaves mêlent le vin et l'eau dans les coupes, et lui présentent les dons de Cérès dans une corbeille : le maître du lieu lui sert le dos succulent de la victime, dont il lui fait une part cinq fois plus grande que celle des autres. Cependant, on mange avec une grande joie, et l'abondance a bientôt chassé la faim. Le repas

fini, on prie l'*étranger* de raconter son histoire. Enfin, à son départ, on lui fait de riches présens, si mince qu'ait paru d'abord son équipage; car on suppose que c'est un Dieu qui vient ainsi déguisé, surprendre le cœur des rois, ou un homme tombé dans l'infortune, et par conséquent le favori de Jupiter.

Sous la tente d'Abraham, la réception se passe autrement. Le patriarche sort pour aller au-devant de son hôte, il le salue, et puis adore Dieu. Les fils du lieu emmènent les chameaux, et les filles leur donnent à boire. On lave les pieds du *voyageur*: il s'assied à terre, et prend en silence le repas de l'hospitalité. On ne lui demande point son histoire, on ne le questionne point; il demeure ou continue sa route à volonté. A son départ, on fait alliance avec lui, et l'on élève la pierre du témoignage. Cet autel doit dire aux siècles futurs, que deux hommes des anciens jours se rencontrèrent dans le

chemin de la vie ; qu'après s'être traités comme deux frères, ils se quittèrent pour ne se revoir jamais, et pour mettre de grandes régions entre leurs tombeaux.

Remarquez que l'hôte inconnu est un *étranger* chez Homère, et un *voyageur* dans la Bible. Quelles différentes vues de l'humanité ! Le Grec ne porte qu'une idée politique et locale, où l'Hébreu attache un sentiment moral et universel.

Chez Homère, les œuvres civiles se font avec fracas et parade : un juge, assis au milieu de la place publique, prononce à haute voix ses sentences ; Nestor, au bord de la mer, fait des sacrifices ou harangue les peuples. Une noce a des flambeaux, des épithalames, des couronnes suspendues aux portes : une armée, un peuple entier assistent aux funérailles d'un roi : un serment se fait au nom des furies, avec des imprécations terribles, etc.

Jacob,

Jacob, sous un palmier, à l'entrée de sa tente, distribue la justice à ses pasteurs. « Mettez la main sur ma cuisse (1), dit Abraham à son serviteur, et jurez d'aller en Mésopotamie. » Deux mots suffisent pour conclure un mariage au bord de la fontaine. Le domestique amène l'accordée au fils de son maître, ou le fils du maître s'engage à garder, pendant sept ans, les troupeaux de son beau-père, pour obtenir sa fille. Un patriarche est porté par ses fils, après sa mort, à la cave de ses pères, dans le champ d'Ephron. Ces

(1) *Femur meum.* Cette coutume de jurer par la génération des hommes, est une naïve image des mœurs des premiers jours du monde, alors que la terre avait encore d'immenses déserts, et que l'homme était pour l'homme ce qu'il y avait de plus cher et de plus grand. Les Grecs connurent aussi cet usage, comme on le voit dans la vie de Cratès. *Diog. Laert. lib. 6.*

mœurs-là sont plus vieilles encore que les mœurs homériques, parce quelles sont plus simples ; elles ont aussi un calme et une gravité qui manquent aux premières.

3.° *La narration.*

La narration d'Homère est coupée par des digressions, des discours, des descriptions de vases, de vêtemens, d'armes et de sceptres ; par des généalogies d'hommes ou de choses. Les noms propres y sont hérissés d'épithètes ; un héros manque rarement d'être *divin*, *semblable aux immortels*, ou *honoré des peuples comme un Dieu*. Une princesse a toujours *de beaux bras* ; elle est toujours faite comme *la tige du palmier de Délos*, et elle doit sa chevelure à la *plus jeune des Grâces*.

La narration de la Bible est rapide, sans digression, sans discours ; elle est semée de sentences, et les personnages y sont nommés sans flatterie. Les noms

reviennent sans fin, et rarement le pronom les remplace ; circonstance qui, jointe au retour fréquent de la conjonction *et*, annonce, par cette simplicité, une société bien plus près de l'état de nature, que la société peinte par Homère. Les amours-propres sont déjà éveillés dans les hommes de l'Odyssée ; ils dorment encore chez les hommes de la Genèse.

4.° *Description.*

Les descriptions d'Homère sont longues, soit qu'elles tiennent du caractère tendre ou terrible, ou triste, ou gracieux, ou fort, ou sublime.

La Bible, dans tous ses genres, n'a ordinairement qu'un seul trait ; mais ce trait est frappant, et met l'objet sous les yeux.

5.° *Les comparaisons.*

Les comparaisons homériques sont prolongées par des circonstances incidentes : ce sont de petits tableaux suspendus au pourtour d'un édifice, pour

délasser la vue de l'élévation des dômes, en l'appelant sur des scènes de paysages et de mœurs champêtres.

Les comparaisons de la Bible sont généralement exprimées en quelques mots : c'est un lion, un torrent, un orage, un incendie, qui rugit, tombe, ravage, dévore. Toutefois elle connaît aussi les comparaisons détaillées; mais alors elle prend un tour oriental, et personnifie l'objet, comme l'orgueil dans le cèdre, etc.

6.° *Le sublime.*

Enfin, le sublime dans Homère naît ordinairement de l'ensemble des parties, et arrive graduellement à son terme.

Dans la Bible il est presque toujours inattendu; il fond sur vous comme l'éclair; vous restez fumant et sillonné par la foudre, avant de savoir comment elle vous a frappé.

Dans Homère, le sublime se compose encore de la magnificence des mots en harmonie avec la majesté de la pensée.

Dans la Bible, au contraire, le plus haut sublime provient souvent d'un contraste entre la grandeur de l'idée et la petitesse, quelquefois même la trivialité du mot qui sert à la rendre. Il en résulte un ébranlement, un froissement incroyable pour l'ame ; car lorsqu'exalté par la pensée, l'esprit s'élance dans les plus hautes régions, soudain l'expression, au lieu de le soutenir, le laisse tomber du ciel en terre, et le précipite du sein de Dieu dans le limon de cet univers. Cette sorte de sublime, le plus impétueux de tous, convient singulièrement à un Etre immense et formidable, qui touche à-la-fois aux plus grandes et aux plus petites choses.

CHAPITRE IV.

Suite du parallèle de la Bible et d'Homère.

Exemples.

Quelques exemples achèveront maintenant le développement de ce parallèle. Nous prendrons l'ordre inverse de nos premières bases; c'est-à-dire, que nous commencerons par les lieux d'oraison dont on peut citer des traits courts et détachés, (tels que le *sublime* et les *comparaisons*,) pour finir par la *simplicité et l'antiquité des mœurs*.

Il y a un endroit remarquable pour le sublime dans l'Iliade; c'est celui où Achille, après la mort de Patrocle, paraît désarmé sur le retranchement des Grecs, et épouvante les bataillons Troyens par

ses cris (1). Le nuage d'or qui ceint le front du fils de Pélée, la flamme qui s'élève sur sa tête, la comparaison de cette flamme à un feu placé la nuit au haut d'une tour assiégée, les trois cris d'Achille, qui trois fois jettent la confusion dans l'armée Troyenne; tout cela forme ce sublime homérique, qui, comme nous l'avons dit, se compose de la réunion de plusieurs beaux accidens et de la magnificence des mots.

Voici un sublime bien différent; c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire.

« Prophétie contre la vallée de vision.

» D'où vient que tu montes ainsi en » foule sur les toits,

» Ville pleine de tumulte, ville pleine » de peuple, ville triomphante? Les » enfans sont tués, et ils ne sont point

(1) *Il.* lib. XVIII, v. 204.

» morts par l'épée, ils ne sont point » tombés par la guerre. . . . . .

» Le Seigneur vous couronnera d'une » couronne de maux. Il vous jettera » comme une balle dans un champ » large et spacieux. Vous mourrez là; et » c'est à quoi se réduira le char de votre » gloire. » (1)

Dans quel monde inconnu le prophète vous jette tout-à-coup! Où vous transporte-t-il? Quel est celui qui parle, et à qui la parole est-elle adressée? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices, c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur *les toits pour gémir;* le prophète partageant son désordre, lui dit au singulier, *pourquoi montes-tu*, et

(1) Is. cap. XII, v. 1-2, 18.

il ajoute *en foule*, collectif. « Il vous jettera *comme une balle* dans *un champ spacieux*, et c'est *à quoi se réduira le char de votre gloire :* » voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Homère a mille façons sublimes de peindre une mort violente ; mais l'Ecriture les a toutes surpassées par ce seul mot : « *le premier-né de la mort* dévorera sa beauté. »

Le premier-né de la mort, pour dire *la mort la plus affreuse*, est une de ces figures qu'on ne trouve que dans la Bible. On ne sait pas où l'esprit humain a été chercher cela, les routes pour arriver à ce sublime sont inconnues. (1)

---

(1) Job, cap. XVIII, v. 13. Nous avons suivi le sens de l'hébreu, avec la Polyglotte de Ximenès, les versions de Sanctes Pagnin, d'Arius Montanus, etc. La Vulgate porte, *la mort aînée, primogenita mors.*

C'est ainsi que l'Ecriture appelle encore la mort, *le roi des épouvantemens*, c'est ainsi qu'elle dit, en parlant du méchant: « *il a conçu la douleur*, et *enfanté l'iniquité.* » (1)

Quand le même Job veut relever la grandeur de Dieu, il s'écrie : *l'enfer est nu devant ses yeux* (2) : — *c'est lui qui lie les eaux dans les nuées* (3) : — *il ôte le baudrier aux rois, et ceint leurs reins d'une corde.* (4)

Le devin Théoclimène, au festin de Pénélope, est frappé des présages sinistres qui les menacent.

Ἆ πόποι, etc. (5)

« Ah ! malheureux, que vous est-il » arrivé de funeste ! quelles ténèbres sont

(1) Job, cap. XV, v. 36.
(2) Job, cap. XXVI, v. 6.
(3) Cap. XII, v. 14.
(4) Job, v. 13.
(5) *Od.* lib. XX, v. 351-57.

» répandues sur vos têtes, sur votre visage » et autour de vos genoux débiles ! — Un » hurlement se fait entendre, vos joues » sont couvertes de pleurs. Les murs, les » lambris sont teints de sang; cette salle, » ce vestibule sont pleins de larves qui » descendent dans l'Erèbe, à travers » l'ombre. Le soleil s'évanouit dans le » ciel, et la nuit des enfers se lève. »

Tout formidable que soit ce sublime, il le cède encore à la vision du livre de Job.

« Dans l'horreur d'une vision de nuit, » lorsque le sommeil endort le plus » profondément les hommes,

» Je fus saisi de crainte et de trem- » blement, et la frayeur pénétra jusqu'à » mes os.

» *Un esprit passa devant ma face, et* » *le poil de ma chair se hérissa d'horreur.*

» Je vis celui dont je ne connaissais » point le visage. Un spectre parut devant

» mes yeux, et j'entendis une voix » comme un petit souffle. » (1)

Il y a là beaucoup moins de sang, de ténèbres, de larves, que dans Homère; mais ce *visage inconnu* et *ce petit souffle* sont en effet beaucoup plus terribles.

Quant à ce sublime, qui résulte du choc d'une grande pensée et d'une petite image, nous allons en voir un bel exemple en parlant des comparaisons.

Si le chantre d'Ilion peint un jeune homme abattu par la lance de Ménélas, il le compare à un jeune olivier couvert de fleurs, planté dans un verger loin des feux du soleil, parmi la rosée et les zéphyrs; tout-à-coup un vent impétueux

(1) Job, cap. IV, v. 13, 14, 15, 16. Les mots en italique indiquent les endroits où nous différons de Sacy. Il traduit, *Un esprit vint se présenter devant moi, et les cheveux m'en dressèrent à la tête.* On voit combien l'hébreu est plus énergique.

le

le renverse sur le sol natal, et il tombe au bord des eaux nourricières, qui portaient la séve à ses racines. Voilà la longue comparaison homérique avec ses détails charmans :

Καλὸν, τηλεθάον, τὸδέ τε πνοιαὶ δονέουσι
Παντοίων ἀνέμων, κ᾽ τε βρύει ανθει λευκῷ. (1)

On croit entendre les soupirs du vent dans la tige du jeune olivier. *Quam flatus motant omnium ventorum.*

La Bible, pour tout cela, n'a qu'un trait : « L'impie, dit-elle, se flétrira comme la vigne tendre, comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur. » (2)

« La terre, s'écrie Isaïe, chancellera comme un homme ivre : elle sera transportée comme une tente dressée pour une nuit. » (3)

---

(1) *Il.* lib. XVII, v. 55-56.
(2) Job, cap. XV, v. 33.
(3) Is. ch. XXIV, v. 22.

Voilà le sublime en contraste. Sur la phrase *elle sera transportée*, l'esprit demeure suspendu et attend quelque grande comparaison, lorsque le prophète ajoute, *comme une tente dressée pour une nuit*. On voit la terre, qui nous paraît si vaste, déployée dans les airs comme un petit pavillon, ensuite emportée avec aisance par le *Dieu fort* qui l'a tendue, et pour qui la durée des siècles est à peine comme une nuit rapide.

La seconde espèce de comparaison, que nous avons attribuée à la Bible, c'est-à-dire, la *longue* comparaison, se rencontre ainsi dans Job :

« Vous verriez l'impie humecté avant le lever du soleil, et réjouir sa tige dans son jardin. Ses racines se multiplient dans un tas de pierres, et s'y affermissent ; si on l'arrache de sa place, le lieu même où il était le renoncera, et lui dira : « je ne t'ai point connu. »

Combien cette comparaison, ou plutôt cette figure prolongée, est admirable ! C'est ainsi que les méchans sont reniés par ces cœurs stériles, par *ces tas de pierres*, sur lesquels, dans leur coupable prospérité, ils jettent follement leurs racines. Ces cailloux, qui prennent la parole, offrent de plus une sorte de personnification presqu'inconnue au poëte de l'Ionie. (1)

Ezéchiel, prophétisant la ruine de Tyr, s'écrie : « Les vaisseaux trembleront, maintenant que vous êtes saisie de frayeur, et les îles seront épouvantées dans la mer, en voyant que personne ne sort de vos portes. »

Y a-t-il rien de plus effrayant que cette image ? On croit voir cette ville, jadis si commerçante et si peuplée, debout encore avec ses tours et ses

(1) Homère a fait pleurer le rivage de l'Hellespont.

édifices, tandis qu'aucun être vivant ne se promène dans ses rues solitaires, ou ne passe sous ses portes désertes.

Venons aux exemples de narration, où nous trouverons réunis *le sentiment*, *la description*, *l'image*, *la simplicité*, *et l'antiquité des mœurs.*

Les passages les plus fameux, les traits les plus connus et les plus admirés dans Homère, se retrouvent presque mot pour mot dans la Bible, et toujours avec une supériorité incontestable.

Ulysse est assis au festin du roi Alcinoüs; Démodocus chante la guerre de Troie et les malheurs des Grecs.

Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς, etc. (1)

« Ulysse prenant dans sa forte main » un pan de son superbe manteau de » pourpre, le tirait sur sa tête pour

(1) Odys. lib. VIII, v. 83, etc.

» cacher son noble visage, et pour dé-
» rober aux Phéaciens les pleurs qui lui
» tombaient des yeux. Quand le chantre
» divin suspendait ses vers, Ulysse
» essuyait ses larmes, et prenant une
» coupe, il faisait des libations aux Dieux.
» Quand Démodocus recommençait ses
» chants, et que les anciens l'excitaient à
» continuer (car ils étaient charmés de ses
» paroles), Ulysse s'enveloppait la tête de
» nouveau, et recommençait à pleurer. »

Ce sont des beautés de cette nature, qui, de siècle en siècle, ont assuré à Homère la première place entre les plus grands génies. Il n'y a point de honte à sa mémoire, de n'avoir été vaincu dans de pareils tableaux, que par des hommes écrivant sous la dictée du ciel. Mais vaincu, il l'est sans doute, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique.

Ceux qui ont vendu Joseph, les propres frères de cet homme puissant, retournent

vers lui sans le reconnaître, et lui amènent le jeune Benjamin, qu'il avait demandé.

« Joseph les salua aussi en leur faisant » bon visage, et il leur demanda : Votre » père, ce vieillard dont vous parliez, » vit-il encore, se porte-t-il bien ?

» Ils lui répondirent : Notre père, » votre serviteur, est encore en vie, et » il se porte bien ; et en se baissant » profondément, ils l'adorèrent.

» Joseph levant les yeux, vit Benjamin » son frère, fils de Rachel sa mère, et il » leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos » frères, dont vous m'aviez parlé ? Mon » fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous » soit toujours favorable.

» Et il se hâta de sortir, parce que » ses entrailles avaient été émues en » voyant son frère, et *qu'il ne pouvait* » *plus retenir ses larmes ;* passant donc » dans une autre chambre, *il pleura.*

» Et après *s'être lavé le visage*, il » revint, et se faisant violence, dit à ses » serviteurs : Servez à manger. » (1)

Voilà les larmes de Joseph en opposition à celles d'Ulysse ; voilà des beautés semblables, et cependant quelle différence de pathétique ! Joseph, pleurant à la vue de ses frères ingrats, et du jeune et innocent Benjamin, cette manière de demander des nouvelles d'un père, cette adorable simplicité, ce mélange d'amertume et de douceur, sont des choses ineffables ; les larmes en viennent aux yeux, et l'on se sent prêt à pleurer comme Joseph.

Ulysse, caché chez Eumée, se fait reconnaître à Télémaque ; il sort de la maison du pasteur, dépouille ses haillons, et reprenant sa beauté par un coup de la baguette de Minerve, il rentre pompeusement vêtu.

---

(1) *Genes.* cap. XLIII, v. 26 *et seq.*

(1) Θάμβησε δέ μιν φίλος υἱος, etc.

« Son fils bien-aimé l'admire et se hâte » de détourner la vue, dans la crainte » que ce ne soit un Dieu. Faisant un » effort pour parler, il lui adresse rapi- » dement ces mots : Etranger, tu me » parais bien différent de ce que tu étais » avant d'avoir ces habits, et tu n'es plus » semblable à toi-même. Certes, tu es » quelqu'un des Dieux habitans du secret » Olympe ; mais sois-nous favorable, » nous t'offrirons des victimes sacrées » et des ouvrages d'or merveilleusement » travaillés.

» Le divin Ulysse, pardonnant à son » fils, répondit : Je ne suis point un Dieu. » Pourquoi me compares-tu aux Dieux? » *Je suis ton père*, pour qui tu supportes » mille maux et les violences des hommes.

---

(1) *Odys.* lib. XVI, v. 177 *et seq.*

» Il dit, et il embrasse son fils, et les » larmes qui coulent le long de ses joues, » viennent mouiller la terre; jusqu'alors » il avait eu la force de les retenir. »

Nous reviendrons sur cette reconnaissance, il faut voir auparavant celle de Joseph et de ses frères.

Joseph, après avoir fait mettre une coupe dans le sac de Benjamin, ordonne d'arrêter les enfans de Jacob; ceux-ci sont consternés; Joseph feint de vouloir retenir le coupable; Juda s'offre en otage pour Benjamin; il raconte à Joseph que Jacob lui avait dit, avant de partir pour l'Egypte :

« Vous savez que j'ai eu deux fils de » Rachel, ma femme.

» L'un d'eux étant allé aux champs, » vous m'avez dit qu'une bête l'avait » dévoré, et il ne paraît point jusqu'à » cette heure.

» Si vous emmenez encore celui-ci, et qu'il » lui arrive quelqu'accident dans le chemin, » vous accablerez ma vieillesse d'une » affliction qui la conduira au tombeau.

» Joseph ne pouvant plus se retenir, » et parce qu'il était environné de plusieurs » personnes, il commanda que l'on fît » sortir tout le monde, afin que nul » étranger ne fût présent, lorsqu'il se » ferait reconnaître de ses frères.

» Alors les larmes lui tombant des » yeux, il éleva fortement sa voix, qui » fut entendue des Egyptiens et de toute » la maison de Pharaon.

» Il dit à ses frères : JE SUIS JOSEPH : » mon père vit-il encore? Mais ses frères » ne purent lui répondre, tant ils étaient » saisis de frayeur.

» Il leur parla avec douceur, et leur » dit : Approchez-vous de moi; et s'étant » approchés de lui, il ajouta : Je suis » Joseph votre frère, que vous avez » vendu pour l'Egypte.

» Ne craignez point. Ce n'est point par » votre conseil que j'ai été envoyé ici, » mais par la volonté de Dieu. Hâtez- » vous d'aller trouver mon père.

» . . . Et s'étant jeté au cou de » Benjamin son frère, il pleura, et » Benjamin pleura aussi en le tenant » embrassé.

» Joseph embrassa aussi tous ses frères, » et il pleura sur chacun d'eux. » (1)

La voilà cette histoire de Joseph, et ce n'est point dans l'ouvrage d'un sophiste qu'on la trouve (car rien de ce qui est fait avec le cœur et des larmes, n'appartient à des sophistes); on la trouve cette histoire dans le livre qui sert de base à une religion dédaignée des esprits forts, et qui serait bien en droit de leur rendre mépris pour mépris. Voyons comment

(1) *Genes.* cap. XLIV, v. 27 *et seq.* Cap. XLV, v. 1 *et seq.*

la reconnaissance de Joseph et de ses frères, l'emporte sur celle d'Ulysse et de Télémaque.

Homère, ce nous semble, est d'abord tombé dans une erreur, en employant le *merveilleux*. Dans les scènes dramatiques, lorsque les passions sont émues, et que tous les miracles doivent sortir de l'ame, l'intervention d'une divinité refroidit l'action, donne aux sentimens l'air de la fable, et décèle le mensonge du poëte, où l'on ne pensait trouver que la vérité. Ulysse se faisant reconnaître sous ses haillons à quelque marque naturelle, eût été plus touchant. C'est ce qu'Homère lui-même avait senti, puisque le roi d'Itaque se découvre à sa nourrice Euryclée, par une ancienne cicatrice, et à Laërte, par la circonstance des treize poiriers, que le vieillard avait donnés à Ulysse enfant. On aime à voir que les entrailles du *destructeur des villes* sont formées comme celles du commun des hommes,

hommes, et que les affections simples en composent le fond.

La reconnaissance est mieux amenée dans la Genèse. Une coupe est mise par la plus innocente vengeance, dans le sac d'un jeune frère innocent; des frères coupables se désolent, en pensant à l'affliction de leur père; l'image de la douleur de Jacob, brise tout-à-coup le cœur de Joseph, et le force à se découvrir plutôt qu'il ne l'avait résolu. Quant au mot fameux, *je suis Joseph*, on sait qu'il faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Le Παῖηρ' τεος' εἰμὶ, *je suis ton père*, est bien inférieur à l'*ego sum Joseph*. Ulysse retrouve dans Télémaque un fils soumis et fidelle. Joseph parle à des frères qui l'*ont vendu*; il ne leur dit pas *je suis votre frère*; il leur dit seulement, je suis *Joseph*, et tout est pour eux dans ce nom de *Joseph*. Comme Télémaque, ils sont troublés; mais ce n'est pas la majesté du ministre de Pharaon

qui les étonne, c'est quelque chose au fond de leur conscience.

Ulysse fait à Télémaque un long raisonnement, pour lui prouver qu'il est son père : Joseph n'a pas besoin de tant de paroles avec les fils de Jacob. Il *les appelle auprès de lui* : car s'il a *élevé* la voix *assez haut* pour être entendu de toute la maison de Pharaon, lorsqu'il a dit, *je suis Joseph*, ses frères doivent être maintenant les *seuls* à entendre l'explication qu'il va ajouter à *voix basse* : *ego sum Joseph*, FRATER VESTER, QUEM VENDIDISTIS IN ÆGYPTUM ; c'est la délicatesse, la générosité et la simplicité poussées au plus haut degré.

N'oublions pas de remarquer avec quelle bonté Joseph console ses frères, les excuses qu'il leur fournit en leur disant, que loin de l'avoir rendu misérable, ils sont au contraire la cause de sa grandeur. C'est à quoi l'Ecriture ne manque jamais, de placer la Providence

dans la perspective de ses tableaux. Ce grand conseil de Dieu, qui conduit les affaires humaines, alors qu'elles semblent le plus abandonnées aux lois du hasard, surprend merveilleusement l'esprit. On aime cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment les hommes; on aime à se croire quelque chose dans les projets de la sagesse, et à sentir que le moment de notre vie est un dessein de l'éternité.

Tout est grand avec Dieu, tout est petit sans Dieu : cela s'étend jusque sur les sentimens. Supposez que tout se passe dans l'histoire de Joseph, comme il est marqué dans la Genèse; admettez que le fils de Jacob soit aussi bon, aussi sensible qu'il l'est, mais qu'il soit *philosophe;* et qu'ainsi, au lieu de dire, je *suis ici par la volonté du* Seigneur, il dise, la *fortune m'a été favorable*, les objets diminuent, le cercle se rétrécit, et le pathétique s'en va avec les larmes.

Enfin, Joseph embrasse ses frères, comme Ulysse embrasse Télémaque, mais il commence par Benjamin. Un auteur moderne n'eût pas manqué de le faire se jeter de préférence au cou du frère le plus coupable, afin que son héros fût un vrai personnage de tragédie. La Bible a mieux connu le cœur humain : elle a su comment apprécier cette exagération de sentiment, par qui un homme a toujours l'air de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il croit une grande chose, ou de dire ce qu'il pense un grand mot. Au reste, la comparaison qu'Homère a faite des sanglots de Télémaque et d'Ulysse, aux cris d'un aigle et de ses aiglons (comparaison que nous avons supprimée), nous semble encore de trop dans ce lieu ; « et *s'étant jeté au cou de Benjamin pour l'embrasser, il pleura ; et Benjamin pleura aussi, en le tenant embrassé :* » c'est là la seule magnificence de style, convenable en de telles occasions.

Nous trouverions dans l'Ecriture plusieurs autres morceaux de narration, de la même excellence que celui de Joseph; mais le lecteur peut aisément en faire la comparaison avec des passages d'Homère. Il comparera par exemple le livre de Ruth, et le livre de la réception d'Ulysse chez Eumée. Tobie offre des ressemblances touchantes avec quelques scènes de l'Iliade et de l'Odyssée : Priam est conduit par Mercure, sous la forme d'un jeune homme, comme le fils de Tobie l'est par un ange, sous le même déguisement. Il ne faut pas oublier le chien qui court annoncer à de vieux parens le retour d'un fils chéri; et cet autre chien qui, resté fidèle parmi des serviteurs ingrats, accomplit ses destinées, dès qu'il a reconnu son maître, sous les lambeaux de l'infortune. Nausicaa et la fille de Pharaon vont laver leurs robes aux fleuves; l'une y trouve Ulysse, et l'autre Moïse.

Il y a sur-tout dans la Bible de certaines façons de s'exprimer, plus touchantes, selon nous, que toute la poésie d'Homère. Si celui-ci veut peindre la vieillesse, il dit :

Τοῖσι δὲ Νέστωρ, etc.

« Nestor, cet orateur des Pyliens, » cette bouche éloquente, dont les paroles » étaient plus douces que le miel, se » leva au milieu de l'assemblée. Déjà il » avait charmé par ses discours deux » générations d'hommes, entre lesquelles » il avait vécu dans la grande Pylos, et il » régnait maintenant sur la troisième. » (1)

Cette phrase est de la plus belle antiquité, comme de la plus douce mélodie. Le second vers imite la douceur du miel et l'éloquence onctueuse d'un vieillard.

---

(1) *Il.* lib. I, v. 247-62.

Τῶ χ᾽ ἀπὸ γλώσσης μελίτος γλυκίων ῥέεν αὐδὴ.

Pharaon ayant interrogé Jacob sur son âge, le Patriarche répond :

« Il y a cent trente ans que je suis » voyageur. Mes jours ont été courts et » mauvais, et ils n'ont point égalé ceux » de mes pères. » (1)

Voilà deux sortes d'antiquités bien différentes : l'une est en image, l'autre en sentimens ; l'une réveille des idées riantes, l'autre des pensées tristes ; l'une, représentant le chef d'un peuple, ne montre le vieillard que relativement à une position de la vie, l'autre le considère individuellement et tout entier : en général, Homère fait plus réfléchir sur les hommes, et la Bible sur l'homme.

---

(1) *Genes.* cap. XLVII, v. 9.

Homère a souvent parlé des joies de deux époux, mais l'a-t-il fait de cette sorte ?

« Isaac fit entrer Rébecca dans la » tente de Sara, sa mère, et il la prit » pour épouse; et il eut tant de joie » en elle, que la douleur qu'il avait » ressentie de la mort de sa mère, fut » tempérée. » (1)

Nous terminerons ce parallèle, et notre poétique chrétienne, par un essai qui fera comprendre dans un instant la différence qui existe entre le style de la Bible, et celui d'Homère; nous prendrons un morceau de la première, pour la peindre des couleurs du second. Ruth parle ainsi à Noëmi :

« Ne vous opposez point à moi, en » me forçant à vous quitter et à m'en

(1) *Genes.* cap. XXIII, v. 67.

» aller : en quelque lieu que vous » alliez, j'irai avec vous. Je mourrai où » vous mourrez ; votre peuple sera » mon peuple, et votre Dieu sera mon » Dieu. » (1)

Tâchons de traduire ce verset en langue homérique.

« La belle Ruth répondit à la sage » Noëmi, honorée des peuples comme » une déesse : Cessez de vous opposer à » ce qu'une divinité m'inspire : je vous » dirai la vérité telle que je la sais et » sans déguisement. Je suis résolue de » vous suivre. Je demeurerai avec vous, » soit que vous restiez chez les Moabites, » habiles à lancer le javelot, soit que » vous retourniez au pays de Juda, si » fertile en oliviers. Je demanderai avec » vous l'hospitalité aux peuples qui

(1) *Ruth*, cap. I, v. 6.

» respectent les supplians. Nos cendres
» seront mêlées dans la même urne, et
» je ferai au Dieu qui vous accompagne
» toujours des sacrifices agréables.

» Elle dit : et comme lorsque le
» violent zéphire amène une pluie tiède
» du côté de l'occident, les laboureurs
» préparent le froment et l'orge, et font
» des corbeilles de joncs très-proprement
» entrelacées; car ils prévoient que cette
» ondée va amollir la glèbe, et la rendre
» propre à recevoir les dons précieux de
» Cérès; ainsi les paroles de Ruth, comme
» une pluie féconde, attendrirent le cœur
» de Noëmi. »

Autant que nos faibles talens nous ont permis d'imiter Homère, voilà peut-être l'ombre du style de cet immortel génie. Mais le verset de Ruth, ainsi délayé, n'a-t-il pas perdu ce charme original qu'il a dans l'Ecriture ? Quelle poésie peut jamais valoir ce seul tour :

« *Populus tuus populus meus, Deus tuus Deus meus.* » Il sera aisé maintenant de prendre un passage d'Homère, d'en effacer les couleurs, et de n'en laisser que le fond à la manière de la Bible.

Par-là nous espérons (du moins aussi loin que s'étendent nos lumières) avoir fait connaître aux lecteurs quelques-unes des innombrables beautés des livres saints. Heureux si nous avons réussi à leur faire admirer cette grande et sublime pierre, qui porte l'Eglise de Jesus-Christ !

« Si l'Ecriture, dit saint Grégoire-le-Grand, renferme des mystères capables d'exercer les plus éclairés, elle contient aussi des vérités simples, propres à nourrir les humbles et les moins savans; elle porte à l'extérieur de quoi allaiter les enfans, et dans ses plus secrets replis de quoi saisir d'admiration les esprits les plus sublimes. Semblable à un fleuve dont les eaux sont si basses en certains

endroits, qu'un agneau pourrait y passer, et en d'autres, si profondes, qu'un éléphant y nagerait. »

NOTES

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTE A, page 3.

Nous ne voulons qu'éclaircir ce mot *descriptif*, afin qu'on ne l'interprète pas dans un sens différent que celui que nous lui donnons. Quelques personnes ont été choquées de notre assertion, faute d'avoir bien compris ce que nous voulions dire. Certainement les poëtes de l'antiquité ont des morceaux *descriptifs;* il serait absurde de le nier, sur-tout si l'on donne la plus grande extension à l'expression, et qu'on entende par-là des descriptions de vêtemens, de repas, d'armées, de cérémonies, etc. etc.; mais ce genre de *description* est totalement différent du nôtre; en général, les anciens ont peint les *mœurs*, nous peignons les *choses;* Virgile décrit la *maison rustique*, Théocrite

les *bergers*, et Thomson les *bois* et les *déserts*. Quand les Grecs et les Latins ont dit quelques mots d'un paysage, ce n'a jamais été que pour y placer des personnages et faire rapidement un fond de tableau; mais ils n'ont jamais représenté nuement, comme nous, les fleuves, les montagnes et les forêts; c'est tout ce que nous prétendons dire ici. Peut-être objectera-t-on que les anciens avaient raison de regarder la poésie descriptive comme l'objet *accessoire*, et non comme l'objet *principal* du tableau; je le pense aussi, et l'on a fait de nos jours un étrange abus du genre descriptif; mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains, et qu'il a étendu la sphère des images poétiques, sans nous priver de la peinture des mœurs et des passions, telle qu'elle existait pour les anciens.

NOTE B, page 16.

POÉSIES SANSCRITES. *Sacontala.*

Ecoutez, ô vous arbres de cette forêt sacrée ! écoutez, et pleurez le départ de Sacontala pour le palais de l'époux. Sacontala ! celle qui ne buvait point l'onde pure avant d'avoir arrosé vos tiges ; celle qui, par tendresse pour vous, ne détacha jamais une seule feuille de votre aimable verdure, quoique ses beaux cheveux en demandassent une guirlande ; celle qui mettait le plus grand de tous ses plaisirs dans cette saison qui entremêle de fleurs vos flexibles rameaux.

Chœur des Nymphes des bois.

Puissent toutes les prospérités accompagner ses pas ! puissent les brises légères disperser, pour ses délices, la poussière odorante des fleurs ! puissent les lacs d'une eau claire et verdoyante sous les feuilles du lotos, la rafraîchir dans sa marche ! puissent de doux ombrages la défendre des rayons brûlans du soleil ! (*Robertson's Indie.*)

Poésie Erse.

Chant des Bardes; *First Bard.*

Night is dull and dark; the clouds rest on the hills no star with green trembling beam: no moon looks from the sky. I hear the blast in the wood; but I hear it distant far. The stream of the valley murmurs; but its murmur is sullen and sad. From the tree at the grave of the dead, the long-howling owl is heard. I see a dim form on the plain! It is a ghost! It fades, it flies. Some funeral shall pass this way. The meteor marks the path.

The distant dog is howling from the hut of the hill, the stag lies on the mountain moss: the hind is at his side. She hears the wind in his branchy horns. She starts, but lies again.

The roe is in the clift of the rock. The heathcock's head is beneath his wing. No beast, no bird is abroad, but the owl and the howling fox. She on a lea fless tree: he in a cloud on the hill.

Dark, panting, trembling, sad, the traveller has lost his way. Trough shrubs, trough thorns, hegoes, along the gurgling rill he fears the rocks and then fen. He fears the ghost of night. The old tree groans to the blast. The falling branch resounds. The wind drives the withered burs, clung together, along the grass. It is the light tread of a ghost! he trembles amidst the night.

Dark, dusky, howling is night; Cloudy, Windy and full of ghosts! the dead are abroad! my friends, recive me from the night. (*Ossian.*)

NOTE C, page 58.

IMITATION DE VOLTAIRE.

« Toi sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil! astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent;
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit,
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière!
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi;

Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
Hélas! je fus ingrat, c'est là mon plus grand crime.
J'osai me révolter contre mon Créateur:
C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur.
Il m'aimait; j'ai forcé sa justice eternelle
D'appesantir son bras sur ma tete rebelle:
Je l'ai rendu barbare en sa séverité;
Il punit à jamais, et je l'ai mérité.
Mais si le repentir pouvait obtenir grace!....
Non, rien ne fléchira ma haine et mon audace;
Non, je déteste un maître, et sans doute il vaut mieux
Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux. »

NOTE D, page 97.

LE DANTE a répandu quelques beaux traits dans son Purgatoire; mais son imagination si féconde dans les tourmens de l'Enfer, n'a plus la même abondance quand il faut peindre des peines mêlées de quelques joies. Cependant cette aurore qu'il trouve au sortir du Tartare, cette lumière qu'il voit passer rapidement sur la mer, ont du vague et de la fraîcheur.

Dolce color d'oriental zafiro
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
De l'aer puro infin' al primo gero.

A gli occhi miei ricominciò diletto
Tosto che di uscir fuor de l'aura morta;
Che m'havea contristati gli occhi e'l petto.

Lo bel pianeta, ch'ai amar conforte,
Faceva tutto rider l'oriente
Velando i pesci, ch'erano in sua scorta.

Mi vols'a man destra; et posi mente
A l'altro polo; et vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'a la prima gente.

Goder pareva'l ciel di lor fiammelle,
O settentrional vedovo sito,
Poi che privato se di mirar quelle.

Com'i da loro sguardo fui partito
Un poco me volgendo a l'altro polo
Là, onde'l carro gia era sparito.

Vidi presso di me un veglio solo
Degno di tanta reverentia in vista;
Che pin non dee a prade alcun figliuolo.

Lunga le barba, et di pel bianco mista
Portava a suoi capeli simigliante;
De' quai cadeva al petto doppia lista.

I.i Raggi de le quatre luci sante
Fregiavan si la sua faccia di lume;
Ch'io'l vedea come'l sol fosse davante.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Venimmo poi in sublito diserto:
Che mai non vide navicar su acque
Huom, che di ritornar sie poscia esperto.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Gia era' sole a l'orizonte giunto.
Il cu' meridian cerchio coverchia
Gierusalem col su' piu alto punto ;

Et la notte, ch' opposit' e lui cerchia,
Uscia di Gange fuor con le biluance,
Che le caggion di man, quando soverchia ;

Si che le bianche et le vermiglie guance
Là, dov't era, de la bell' aurora
Per troppa etate divenivan rance.

Noi eravam lungh' esso'l mare ancora,
Come gente, ch' aspetta su camino ;
Che va col cuor, et col corpo dimora :

Et ecco, qual sul presso del mattino
Per li grossi vapor morte rosseggia
Giu nel ponente sovra'l suol marino :

Cotal m'apparue, sancor lo veggia,
Un lume per lo mar venir si ratto
Ch' el muover su nessum volar parreggia ;

Del qual com'i un poco hebbi ritratto
L'occhio, per dimandar lo Duca mio,
Rividi'l piu lucente et maggior fatto.

Purgatorio di Danto, canto I et II.

NOTE E, page 115.

Fragment du sermon de Bossuet sur le bonheur du ciel.

Si l'apôtre saint Paul a dit (1) que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes, nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties (2): *Vidit Deus lucem quod esset bona :* « Dieu vit que la lumière était bonne : » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau (3). *Et erant valdè bona :*

(1) Cor. IV, 6.
(2) Gen. 1, 4.
(3) Gen. 1, 31.

et enfin, qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux (1) : *Oculi Domini super justos :* « Les yeux de Dieu, dit le saint psalmiste, » sont attachés sur les justes », non seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux comme le plus cher objet de ses complaisances (2). « N'avez-vous point » vu, dit-il, mon serviteur Job, comme » il est droit, et juste, et craignant » Dieu, comme il évite le mal avec » soin, et n'a point son semblable sur » la terre ? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible

(1) Psalm. XXXIII, 15.
(2) Job, 1, 8.

prépare un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle : comme il se plaît à les voir, il veut aussi qu'ils le voient : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté, et leur montre à découvert sa vérité même dans une lumière si pure qu'elle dissipe toutes les ténèbres et tous les nuages.

. . . . . .

. . . . . .

Mais, mes frères, ce n'est pas à moi de publier ces merveilles, pendant que le Saint-Esprit nous représente si vivement la joie triomphante de la céleste Jérusalem par la bouche du prophète Isaïe. « Je créerai, dit le Seigneur, un » nouveau ciel et une nouvelle terre, et » toutes les angoisses seront oubliées et » ne reviendront jamais : mais vous vous » réjouirez, et votre ame nagera dans la » joie durant toute l'éternité dans les » choses que je crée pour votre bonheur : » car je ferai que Jérusalem sera toute » transportée d'alégresse, et que son » peuple sera dans le ravissement : et moi- » même je me réjouirai en Jérusalem,

» et je triompherai de joie dans la félicité
» de mon peuple. » (1)

Voilà de quelle manière le Saint-Esprit nous représente les joies de ses enfans bienheureux. Puis, se tournant à ceux qui sont sur la terre, à l'Eglise militante, il les invite, en ces termes, à prendre part aux transports de la sainte et triomphante Jérusalem. « Réjouissez-vous, » dit-il, avec elle, ô vous qui l'aimez; » réjouissez vous avec elle d'une grande » joie, et sucez avec elle par une foi vive » la mamelle de ses consolations divines, » afin que vous abondiez en délices spiri- » tuelles; parce que le Seigneur a dit: » Je ferai couler sur elle un fleuve de » paix, et ce torrent se débordera avec » abondance : toutes les nations de la

---

(1) Oblivioni traditæ sunt angustiæ priores, et non ascendent super cor.

Gaudebitis et exaltabitis usque in sempiternum in his quæ ego creo.

Quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium.

Et exaltabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo. (*Is.* 65, 17 *et suiv.*)

» terre

» terre y auront part; et avec la même » tendresse qu'une mère caresse son » enfant, ainsi je vous consolerai, dit le » Seigneur. » (1)

Quel cœur serait insensible à ses divines tendresses? Aspirons à ces joies célestes, qui seront d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos, parce que nous ne les pourrons jamais perdre. (*Serm. de Bossuet*, tome III.) (*Note de l'édit.*)

---

(1) Lætamini cum Jerusalem, et exultate in eâ omnes qui diligitis eam : gaudete cum eâ gaudio..... Ut sugatis et repleamini ab ubere consolationis ejus ; ut mulgeatis et deliciis affluatis ab omnimodâ gloriâ ejus. Quia hæc dicit Dominus : ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium..... Quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. (*Is.* 66, 10 *et suiv.*)

NOTE F, page 123.

ON sera bien aise de trouver ici le beau morceau de Bossuet sur saint Paul..... « Afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens. »

« Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace: la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique: et la raison en est évidente; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise, les fait doucement entrer dans le cœur; mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages. »

« Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée (1) : *Præsentia corporis infirma ;* et si vous considérez sa condition, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De-là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité (2), » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations ! »

« Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son maître crucifié (3) : » *Non judicavi*

(1) 2. Cor. X, 10.

(2) Et ego in infirmitate, et timore et tremore multo fui apud vos. 1. Cor. 2, 3.

(3) *Ibid.* 2.

me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum, c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés ? Mais, grand Paul ! si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de vôtre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu ; c'est la volonté de mon maître, que mes paroles ne soient pas moins rudes, que ma doctrine paraît incroyable (1) : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis....* Saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique.

---

(1) 1. Cor. 4.

Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jesus-Christ lui tient lieu de tout ; et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs ; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises, que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jesus dans

Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. »

« Et d'où vient cela, chrétiens? c'est que Paul a des moyens pour persuader, que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De-là vient que nous admirons dans ses admirables épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant,

qu'elle captive les entendemens, qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend. »

« C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jesus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire : enfin, dans ses admirables épîtres elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre

à bégayer humblement dans l'école de Jesus-Christ, sous la discipline de Paul..... »

Fin du quatrième Volume.

S 2
011501

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.
SUITE DE LA
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME.

LIVRE CINQUIÈME.
Du *Merveilleux*, ou de la Poésie dans ses rapports avec les Etres surnaturels.

CHAPITRE I. Que la Mythologie rapetissait la nature; que les anciens n'avaient point de poésie proprement dite *descriptive*. *pag.* 1

CHAPITRE II. De l'Allégorie. 12
CHAP. III. Partie historique de la Poésie descriptive chez les Modernes. 17
CHAPITRE IV. Si les Divinités du paganisme ont poétiquement la supériorité sur les Divinités chrétiennes. 27
CHAPITRE V. Caractère du vrai Dieu. 34
CHAP. VI. Des Esprits de ténèbres. 40
CHAPITRE VII. Des Saints. 44
CHAPITRE VIII. Des Anges. 51
CHAPITRE IX. Application des principes établis dans les chapitres précédens. Caractère de Satan. 55
CHAPITRE X. Machines poétiques. Vénus dans les bois de Carthage, Raphaël au berceau d'Eden, etc. 63
CHAP. XI. Suite des Machines poétiques. Songe d'Enée. Songe d'Athalie. 69
CHAPITRE XII. Suite des Machines poétiques. Voyage des Dieux homériques. Satan allant à la découverte de la Création. 77

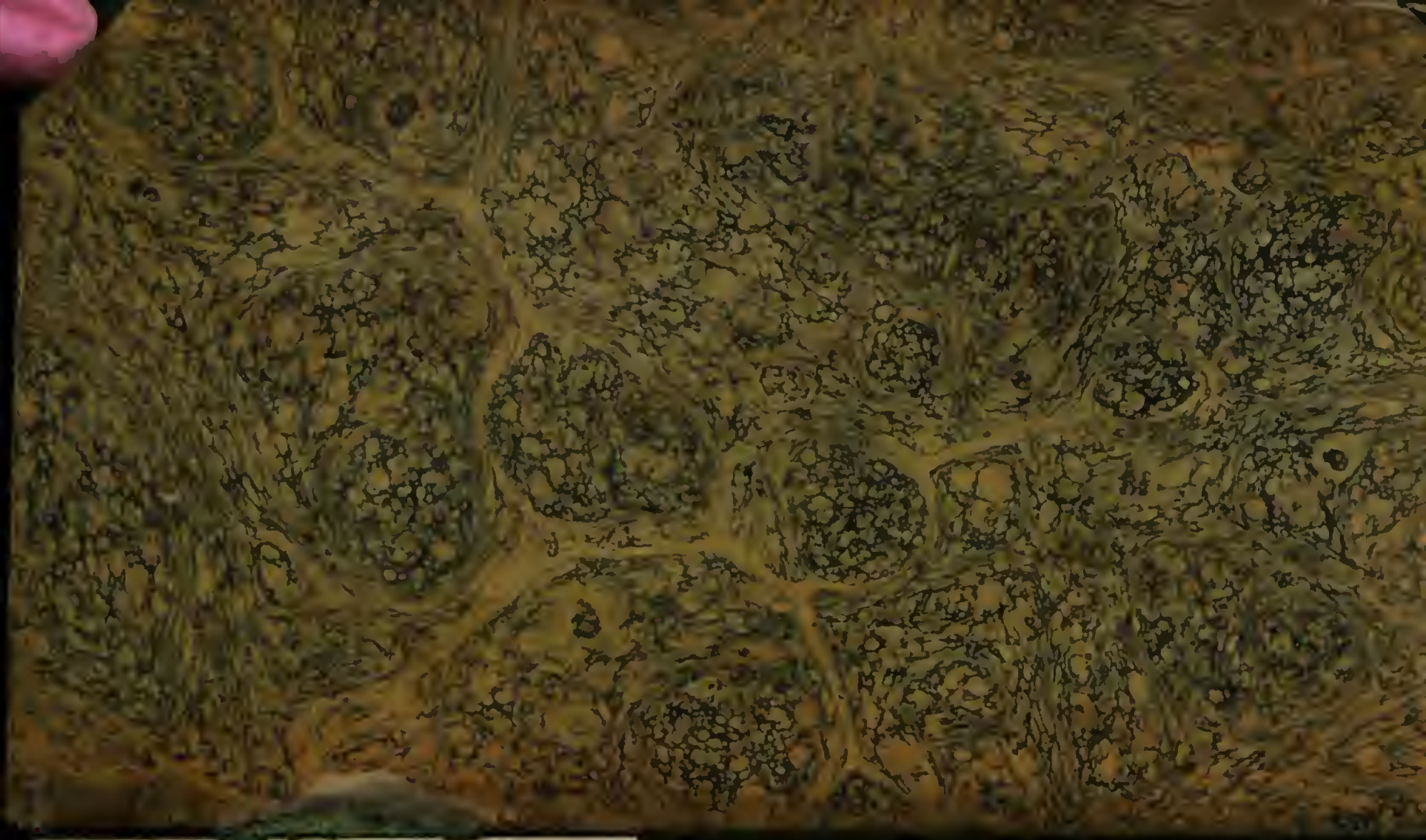
CHAPITRE XIII. L'Enfer chrétien. 84
CHAPITRE XIV. Parallèle de l'Enfer et du Tartare. Entrée de l'Averne. Porte de l'Enfer du Dante. Didon. Françoise d'Arimino. Tourmens des coupables. 87
CHAPITRE XV. Du Purgatoire. 97
CHAPITRE XVI. Le Paradis. 101

LIVRE SIXIÈME.

LA BIBLE ET HOMÈRE.

CHAPITRE I. De l'Ecriture et de son excellence. 109
CHAPITRE II. Qu'il y a trois styles principaux dans l'Ecriture. 113
CHAPITRE III. Parallèle de la Bible et d'Homère. Termes de comparaison. 124
CHAPITRE IV. Suite du parallèle de la Bible et d'Homère. Exemples. 138
Notes et Eclaircissemens. 169

Fin de la Table du quatrième Volume.



BIBLIOTECA